



LE
PRISONNIER VÉNITIEN
OU
LE FILS GEOLIER

DRAM. EN TROIS ACTES

PAR

VICTOR DUCANGE

REPRÉSENTE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 6 OCTOBRE 1819.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

ZENALDI, noble vénitien.....
VICENTI, gouverneur de la citadelle de San-Marco.....
DONALTO, grand providiteur.....
ANTONI, fils de Zenaldi.....
URBINO, gondolier de la prison d'Etat.....
ROBERTI, concierge de la prison.....
LEONELLI, vieux serviteur de Zenaldi.....
UN OFFICIER.....

MM. FENOT.

CHRYSTIAN.
GABRIEL.
EUGÈNE.
KLIN.
VILLERUEVE.
GILBERT.
STOCKLEY.

UN PAYSAN..... M. BARTHÉLEMY.
LAURENTINE, femme d'Urbino..... M^{lle} FANNY.
NISIDA, fille d'Urbino et de Laurence..... EDMÉE.
GEOLIER, PORTE-CLEFS.
SHIRES, GARDES.
UN SECRÉTAIRE DU PROVIDITEUR.

Personnages muets.

Plusieurs OFFICIERS DU TRIBUNAL DES VOIES, GONDOLIERS, PATAARS, PATIANNES, ETC.

La scène est au village et à la forteresse de San-Marco, près Venise, en 1765.

ACTE PREMIER.

La place publique du village de San-Marco, près de Venise : à gauche, au premier ou deuxième plan, une maisonnette ; derrière la maison, et parmi les arbres, se distingue une église ; à droite, des arbres ; au dernier plan s'élèvent des masses de rochers, sur lesquels serpente un chemin tournaant ; au pied du rocher s'élève une croix de fer ; au fond, un bras de mer et une tour de paylage.

du village de San-Marco, m'a-t-il dit, à deux milles de Venise, près de la croix qu'on voit au bord du chemin qui conduit à la citadelle, le jour de Saint-Marc. « Voilà le chemin. » La croix... c'est bien ici la place... Attendons. (La porte de la maisonnette s'ouvre, et Zenaldi, vêtu en soldat, en sort avec précipitation.) N'entends-je pas quelque bruit ?...

SCÈNE II.

ZENALDI, LEONELLI.

ZENALDI. J'ai compté trois heures... Léonelli sera-t-il arrivé ?
LEONELLI. Voici qu'on qu'un... J'entrevois l'habit d'un soldat.
ZENALDI. à demi-voix. Est-ce toi, Léonelli ?
LEONELLI. O mon maître ! je tremblais que vous n'eussiez pu rattrapper aux coups de vos ennemis.

ZENALDI. Ce déguisement, les papiers que je me suis procurés, m'ont servi jusqu'à présent, à l'abri de leurs poursuites.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Il fait encore nuit. On entend sonner trois heures à l'horloge de l'église ; un moment après, Leonelli, enveloppé d'un manteau, entre et s'arrête comme un homme qui cherche à se reconnaître.)

LEONELLI, seul. Trois heures... Je suis exact au rendez-vous que m'a donné mon maître : « Sur la place



SCÈNE V.

LAURENTINE, URBINO.

LAURENTINE. *Arrivé de la maison. Nicolette, habillée ma petite Nicolette, et ouvre les volets. Venant au son et regard l'éclair.* Ah! c'est toi, mon cher Urbino?

URBINO. Oui, madame, c'est moi.

LAURENTINE. Quel plaisir de te voir! Je ne t'attendais pas ainsi!

URBINO. Pardi! j'ai beau dire! Mais me voilà, ainsi préparé-moi à m'y répondre, et pour commencer, dites-moi c'est quel est ton homme qui est entré chez nous à ce matin.

LAURENTINE. Tu n'as vu entrer quelqu'un?

URBINO. Oui, oui, j'ai vu... Est-ce pas toi, Nicolette?

LAURENTINE. Ah! j'ai deviné... Un bel homme, n'est-ce pas?

URBINO. Je n'ai vu que ça, il est venu au fond; mais, j'ai vu... LAURENTINE. Eh bien, il n'y a pas de mystère; j'ai vu seulement surprise qu'il soit sorti si matin.

URBINO. Comment, sorti! Il a donc couché à la maison?

LAURENTINE. Certainement.

URBINO. Et vous avez le front de me dire ça?

LAURENTINE. Pardi! j'étais bien sûre que c'était moi!

URBINO. Pardi! à ce point!... Ah! mais, voyez, madame Urbino, tout ce qui dit comme ça, et j'en sais bien ce que c'est, c'est que c'est l'homme, et qu'il vient faire chez nous la nuit quand il y a du monde.

LAURENTINE. Mais bien, n'est-ce pas, voilà ce que c'est: hier au soir, il était près d'être heures, quand j'entendis frapper à ma porte; j'ai cru que c'était toi qui venais, et j'ai couru ouvrir; pas du tout, c'était un pauvre soldat, bien fatigué, qui demandait la permission d'être la nuit dans une chambre, dans ton grenier, n'importe, pourvu qu'il n'y déranger personne...

URBINO. Ah! c'est pauvre homme! et c'est lui?

LAURENTINE. Oui, mon ami... Un soldat que j'ai vu dit, y n'y a pas de danger que ça soit un malfaiteur. J'ai fait entrer, et Nicolette l'a dressé au lit dans la pièce chauffée qui est au bout du jardin.

URBINO. Ah!... au bout du jardin?... T'as bien fait, Laurentine! j'ai jamais vu venir les malfaiteurs sans les aller d'abord chercher. Voyez, vois-tu... c'est qu'il avait la tête montée... Un homme dans la maison...

LAURENTINE. Comment!... malfaiteur... vous êtes jaloux?

URBINO. Qui veut-tu...? J'ai peur de la Saint-Marc, j'ai peur de tout; c'est mon jour de catastrophe... et, j'ai vu ça en a fait comme hier, c'est-à-dire, bien, parce que ça a commencé d'aujourd'hui par une bonne action, j'espère que ça ira pour heureux que les autres années, et que j'aurai pour danser, la... Aussi, j'ai le répons, les bon fait à un soldat... morgan! depuis que le père Robert est venu dans ce pays, on s'est à être un homme courageux des prisonniers du château fort, depuis qu'il a eu ses les fesses d'aujourd'hui, moi, Nicolette, j'ai une encore plus les soldats qu'aujourd'hui; ce brave homme l'a été, et, j'ai vu! ou peut-être que c'est la vertu même!

LAURENTINE. Oh! oui! ce bon M. Robert!

URBINO. C'est pas qui m'a tant trop aimé; y n'y a pas pour m'appeler inlégué, usagé, et puis j'ai juré et il est mort... oh! il est mort!

LAURENTINE. Je l'ai vu, mais c'est sans méchanceté; il est si souffrant, il pauvre homme! sa maudite goutte l'empêche de marcher, il est près du mouet, et un homme qui est si si. D'ailleurs, tu n'as pas vu l'indigne, y a des moments où y n'a pas de mal de s'en aller.

URBINO. C'est vrai, et c'est pendant c'est un bon jeune homme que c'est lui?

LAURENTINE. J'étais bien! c'est l'homme même... Y n'y a qu'un trois semaines qu'il est au château, ou que son grand-père l'a fait venir pour l'aider à remplir les d'ours de sa place, et, bien, je lui ai trouvé un si bon cœur, un si aimable caractère, que je l'ai vu comme s'il était un bon frère. URBINO. Oh! ça ne m'étonne pas... il a une figure si noble... un air si distingué... les deux, femme, ça m'a fait soupçonner pas d'une fois que c'était moi Robert!... Sais-tu que c'est un bon homme et j'ai vu qu'il a donné la à une fille? Nicolette... c'est pas un ours du pays, ça... j'aurais bien aimé...

LAURENTINE. Chut!... faut jamais l'y rien demander d'autre.

URBINO. Pourquoi?

LAURENTINE. Une fois, c'était avant qu'Antoni fût arrivé, je m'en suis hasardée à l'y demander s'il n'avait été marié, s'il avait eu des enfants...

URBINO. Eh bien?

LAURENTINE. Ah! que j'ai été fière d'avoir l'hôte d'être paroli! elle n'a pas été plus tôt hors de son hôpital, qu'il a été emmené, en emmenant d'une force que ça m'a fait le cœur et puis y s'est levé, il est d'abord au château sans ouvrir la bouche, et c'est à cause de ça qu'il est resté six semaines sans s'en aller.

URBINO. Ah! c'est à cause de ça?... Diab! j'ai vu qu'il ait la d'abord qu'enqu'un mystère!

LAURENTINE. Oh! oui, qu'enqu'un grand mystère! Mais, à présent qu'Antoni est ici, j'aurais tout ça, et pas plus tard qu'aujourd'hui.

URBINO. Prends bien garde...

LAURENTINE. Vrai... Est-ce que ce que j'entends?

URBINO. Pardi! bien, c'est Antoni qui descend la montagne. *(Antoni paraît en haut de la montagne, et en même temps Nicolette sort de la maison.)*

SCÈNE VI.

ANTONI, URBINO, LAURENTINE, NISIDA.

ANTONI, au haut de la montagne. Hé! c'est vous, mes chers amis? *(Il descend.)*

NISIDA, pendant qu'Antoni descend. Maitre! maitre! j'ai vu comme je suis bien habillé!... Ah! voilà papa! *(Elle sort dans son lit.)*

URBINO, l'embrassant. Viens, viens, ma petite Nisida.

ANTONI. Bonjour, Laurentine; vous pertueller, Urbino?

URBINO. Pardi! est-ce que vous n'êtes pas de la maison?

(Antoni embrasse Laurentine.)

NISIDA. Bonjour, Antoni!... Est-ce que tu ne m'embrasse pas aussi, moi?

ANTONI. Oh! j'ai fait, chère Nisida! et pour ton bon perrain; tiens, voilà des bonbons qui l'ont vu.

NISIDA. Est-ce que m'viendra pas à la tête?

ANTONI. Non, ma chère petite, non, mon pauvre père ne pourra pas venir, il souffre beaucoup depuis quelque temps.

LAURENTINE. Oh! c'est bon dimanche.

URBINO. Moi qui avais appris cette bouteille de rhum tout express pour toi, par exemple, au château, c'est n'importe pas seulement la Saint-Marc, c'est aussi sa fête, et ce bon M. Robert, et, comme son compère, j'étais bien aise d'être à la fête, j'en ai fait la nuit. C'est d'autant plus contraire, que j'aurais fait dejeuner avec un camarade.

ANTONI. Un camarade?

LAURENTINE. Oui, un soldat qui va rejoindre son corps, et qu'a couché à la maison.

ANTONI. Un soldat?... O mes amis, ne repoussez jamais ces lettres gentes! Si vous savez quel service l'un d'eux a rendu! URBINO. Pardi! ça n'a rien de pas de leur part. Ah! ça! c'est d'être qu'il faudra s'en passer du père Robert?

ANTONI. Oui, mes amis; cependant, son patron n'en sera pas moins riche; vous viendrez ce soir au château; mon père n'en sait rien, je veux lui en faire une surprise. Tout est arrangé pour cela; j'ai demandé la permission à M. le gouverneur, et il me l'a donnée de la manière la plus aimable.

URBINO. Ah! pardi! j'ai vu, M. le comte Viciotti est si bon! et puis j'ai vu aussi d'être qu'il avait beaucoup d'amitié pour vous, et c'est juste... Avec tout ça, j'aurais que j'ai encore ma bouteille à faire... Viens avec moi, Nisida.

NISIDA. Oui, papa. Ah! attends.

URBINO. Qu'est-ce que c'est?

NISIDA. A moi, Antoni, si tu veux que je t'aime autant que mon bon père Robert, y faut qu'il me fasse danser à la fête. Oh! j'ai vu danser, moi; j'ai vu comme papa.

ANTONI. Oui, mon petit ange.

URBINO. Vrai. Ah! ah! ah!... c'est-y gentil, ces p'tits mariages! Dis donc, femme! (à une amie.) Sois-tu qu'elle s'a bienement gentille aussi, celle-là! elle a toutes mes manières. Qu'en dites-vous, Antoni?

ANTONI, embrassant Nisida. Oui, oui... elle est charmante!... *(Il s'arrête et regarde Nisida avec attendrissement, puis s'élance en pas, et paraît courir pas l'air. Urbino et Laurentine le regardent avec curiosité et surprise. Laurentine fait signe à Urbino d'embrasser la petite. Il se penche vers Nisida.)*

SCÈNE VII.

ANTONI, LAURENTINE.

(Antoni paraît dans une profonde rêverie.)

LAURENTINE, avec douceur. Antoni!

ANTONI. Ah! pardon! Laurentine!

LAURENTINE. Qu'est-ce que vous avez donc ?

ANTONI. Je serai gai, bien gai toute la journée ; c'est la fête de mon bon père.

LAURENTINE. Et y fait l'égayé tant qu' nous pourrions, n'est-ce pas, Antoni ? Il est si bon, ce M. Roberti, qu'on s'intéressa à lui, voyez-vous ? Pourquoi donc, chaque fois qu'il voit son petit Nisida, qu'il l'arrose tout roulement dans les yeux ? qu'il l'appelle sa fille, sa chère fille, et puis qu'on l'embrasse ?

ANTONI. Cela n'est pas étonnant, mon oncle est son père qui s'appelait Nisida... c'était son père.

LAURENTINE. C'était vot' mère !... Oh ! qu' j' suis fiévreux de vous avoir juré d' tout ça !... Mais vous avez donc aussi perdu vot' père ?

ANTONI. Oui, Laurentine ; jusqu'à ce jour, mon oncle Roberti m'en a seul tenu lieu. (Urban, qui a changé d'habit, ressort de la maison avec Zénaldi et Nisida.)

SCÈNE VIII.

ZENALDI, ANTONI, URBINO, LAURENTINE, NISIDA.

ZENALDI. Quelle générosité ! je bénis le ciel de m'avoir fait rencontrer des hôtes tels que vous !

URBINO. Laissez donc, monsieur l' soldat... V'nez, v'nez, finit que j' vous présente à vot' ami.

ANTONI. Que vous je !...

ZENALDI. Je ne suis toujours pas si jeune homme...

ANTONI. Quel ! c'est vous !... (il se jette dans les bras de Zénaldi.) Mon bienfaiteur ! mon digne ami ! Ah ! le ciel a donc exaucé ma prière ! Oui, tous les jours je lui demandais le bonheur de vous revoir.

URBINO. Tiens ? ça s'erait y l' soldat ?...

ANTONI. Oui, oui, mes bons amis, c'est lui !

ZENALDI. Que faites-vous, jeune homme ?... Il est inutile...

URBINO. Nui, cacher votre bienfait ? renfermer ma reconnaissance ?... Oh ! non, non, monsieur, je ne le pourrais pas !... Sans vous, celle qui me tint lieu de mère serait morte, privée de tout secours, car sa maladie avait épuisé le peu d'argent que nous possédions, et je n'aurais pu couvrir d'un simple poêle le coin de terre où repose la meilleure des femmes ! C'est grâce à vous qu'il m'a été possible de lui rendre ce dernier devoir, et, malgré la modicité de votre paye, vous avez eu la générosité...

ZENALDI. Vous attachez trop de mérite à l'action la plus simple...

URBINO. Ah çà ! morgue ! puisque vous êtes un si brave homme et l'ami d' not' cher Antoni, ce se passera pas comme ça, faut rester avec nous toute la journée.

ZENALDI. Je ne demanderais pas mieux, mais...

URBINO. Il ne s'agit pas d' mais ! nous vous régalerons du mieux qu' nous pourrions.

LAURENTINE. Oh ! oui, faut rester à la fête, ça vous divertira.

ANTONI. Je vous en prie, monsieur, et me refusez pas.

ZENALDI. J'ai beaucoup de chemin à faire, etc.

URBINO. Faut commencer par déjeuner ! Allons, femme, la bible... Nicolette, Nicolette !

LAURENTINE. Ty vas, laisse-moi faire, ça s'a plus tôt fini. Viens, Nisida.

ZENALDI. Nisida !... (il s'adresse à Laurentine, prend Nisida par la main, et la repousse vers la porte.)

URBINO. C'est-à-dire de lui. C'est not' fille... Pas vrai qu'elle est bien gentille ?... Ça se pouvait guère être autrement, car sa mère est bien avenante, tout d' même ; c'est pas pareil que c'est ma femme... r'gardez vous faire semblant de rien.

ZENALDI. L'embrassez avec intérêt. Nisida !... (il part en posant l'embrasement.) Combien ce moment m'est cher !...

URBINO. A part. C'est drôle ! c' nom-là, c'est comme un sortilège ; dès qu'on l'a dit, on r'garde ma fille si peu si moins qu'une curiosité. Allons, allons, mettons l' couvert.

(Laurentine et Uribino entrent dans la maison ; ils se remuent de suite avec Nisida, et partent sur table, des chaises et tout ce qu'il faut pour le déjeuner, qu'ils débarrassent peu à peu.)

ANTONI, qui est resté de l'autre côté, pendant qu'on dressait le couvert. Monsieur !...

ZENALDI. Que me voulez-vous, mon ami ?

ANTONI. Vous venez de me dire qu'il vous restait encore une longue route à faire ; par conséquent, mon soldat ne peut pas être riche... vous m'avez secouru avec tant de bonté ! je ne suis pas si pauvre que lorsque nous nous sommes rencontrés à Orsini, et je ne trouverais rien de mieux si... Oh ! je vous en prie, ne me refusez pas... (il lui présente une bourse.) C'est le fruit de mes épargnes ; je compte l'employer aujour-

d'hui pour la fête de mon vieux père... mais il sera bien plus content s'il apprend que j'ai pu vous secourir.

ZENALDI. Quoi !... vous voulez ?...

ANTONI. Puisse !...

ZENALDI. Bon jeune homme ! bon jeune homme ! (il se met à boire, et en tirant son verre de sa poche.) Oui !... l'acordeur... non pas tout le fruit de vos épargnes, mais seulement cette pièce d'argent.

ANTONI. Que faites-vous, monsieur... si peu de chose !...

ZENALDI. Soyez sans inquiétude ; je suis à l'abri du besoin ; mais je garde cette pièce, comme le souvenir de l'homme le plus touchant. Oui ! si le ciel est juste, si la fortune me seconde, un jour je vous rappellerai ce que vous faites en ce moment pour moi.

URBINO. Allons, Antoni, et vous aussi, monsieur l' soldat, à table ! C'est à nous, au moins, la Saint-Marc commencent, et j'ai dans l'âme qu' c'est vous qui m' portez bonheur ; en tout cas, j' dis que l' diable s'a très bien amusé à l' nous empêcher de déjeuner.

NISIDA. Prends garde, papa ; mon parrain dit qu'il ne lui jamais délier l'aillette.

URBINO. Pendant qu' nous allons déjeuner là, d'vant le porte, nous verrons arriver toutes les gamelles des environs, patissières pour la Saint-Marc, avec les jeunes filles du village, qui viennent donner tous les ans au c' place ; et si l' cœur vous en dit, eh bien, j'rai les violons sont payés pour tout l' monde, et nous pourrions nous en donner jusqu'à d' main ! Allons, mettez-vous là... Versez avec moi, Antoni. (ils remplissent les verres.) Et laissons l' premier coup à la santé... (ils continuent de boire et de parler.) Tout le monde pas les verres, et on s'occupe un peu de l' autre.

URBINO. Ah ! mon Dieu !...

ZENALDI. Qu'est-ce que ça ?

LAURENTINE. Rien, j'rai ! c'est l' tambour du poste qu' est là derrière qui annonce que l' gouverneur va l' visiter, comme y fait souvent.

ZENALDI. Le gouverneur ! (Au moment du roulement de tambour, on voit d' une figure pâle et effrayée, cherchant partout.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN PATSAN.

LE PATSAN. Y a-t-il pas ici un soldat qu'est arrivé hier dans le village ?

ZENALDI, avec rapidité. C'est moi.

LE PATSAN. V'la une lettre qu'on m'a chargée d' vous donner.

ZENALDI. Qui ?

LE PATSAN. Un homme que j'ons rencontré là-bas, au bout du bois... Eh ! n'a-t-il pas l' air... y est encore... Y voyez-vous ?

ZENALDI, reprenant. C'est l' homme !

LE PATSAN. Y veut apparemment être sûr que j' frai bien sa commission... Oh dame, c'est juste, y m'a bien payé l' service ! (il sort.)

ZENALDI, liant pendant que les autres suivent le paysan des yeux. « Qu'il y ait l' instant le village ; venez nous joindre ; vos jours sont en danger. » Dieu !

URBINO. Qu'est-ce que c'est donc ?

ZENALDI. Pardieu, mes amis, je suis forcé de vous quitter à l' instant.

ANTONI. Ne nous quittez !...

LAURENTINE. Sans rien prendre ?

URBINO. Buvez du moins un coup.

ZENALDI. Non, non... laissez-moi.

ANTONI. Vous paraissiez troublé... Auriez-vous quelque chose à craindre ?...

ZENALDI. Mes bons amis, je vous en supplie, ne me répondez pas, c'est la seule grâce que je réclame de votre amitié... Adieu, bonne Uribino... (il embrasse Nisida.) Adieu Nisida, et vous, Antoni, je ne vous oublierai jamais !... Adieu, adieu, mes amis ! (il sort.)

SCÈNE X.

ANTONI, URBINO, LAURENTINE, NISIDA.

ANTONI. Avec quelle tranquillité il nous quitte ! Laurentine. Non Dieu ! comme y s' dépêche ! Nisida. Je suis bien fiévreux qu'il s'en aille si vite ! Uribino. Heu !... tout ça... c' empressement... j' ai bien peur que c' soit... (ils continuent de parler de l'absence de Zénaldi, et de l'absence de l'homme qui leur avait apporté la lettre.)

LAURENTINE. Entendez-vous, Antoni ?

ANTONI. C'est le signal auquel tous les postes des environs doivent prendre les armes.

ERESNO. Y faut qu'il y ait quelque chose de bien important, ANTONI. Cela ne m'étonne pas : c'est l'effici du conseil qui est arrivé ce matin, au château...

ANTONI. Pardi ! c'est moi qui l'ai amené.

ANTONI. A peine entré, il s'est enfilé avec monseigneur, et les mesures qu'on prend en ce moment sont bien sûrement le résultat de cet entretien. (On entend crier : Aux armes.)

ANTONI. Eh ! tenez, tenez, j'aperçois monseigneur ; il vient ici.

ERESNO. Allons, y'a mon guignon d'la Saint-Marc qui commence ; j'parle qui vient m'chercher pour que j'exhibe, et qu'je n'dansrai pas c'v'année que que les autres.

LAURENTINE. Si fait, va-t'en bien vite rejoindre les gondoliers qui sont allés chercher les jeunes filles. Si monseigneur demande après toi, j'dirai qu't'es parti, et si y a quelque course à faire, on prendra Geronimo à la place.

ERESNO. C'est ça. Oh ! la bonne idée !

LAURENTINE. Va vite.

ERESNO, descendant au garde-meuble. Rentrez-l'déjeuner, qu'on n's'aperçoive de rien. Adieu, femme ! (il s'embarque.)

NERDA. Adieu, papa ! (Pendant qu'on retire la table, Nerda et Donato descendant le montgros : quelques officiers les suivent. Plusieurs habitants du village arrivent aussi, attirés par le bruit du tambour.)

SCÈNE X.

VICENTI, DONATO, ANTONI, LAURENTINE, OFFICIERS, SOLDATS, PAYSANS.

VICENTI, tirant des papiers. Vous voyez, monsieur, que, d'après les ordres du tribunal, j'ai pris toutes les mesures nécessaires : le coupable que nous poursuivons ne peut nous échapper ; mais le signallement que vous m'avez remis ne porte aucun nom.

DONATO. Ce n'est pas la première fois, sans doute, que vous en avez de semblables ; le tribunal juge souvent utile de prendre cette précaution.

VICENTI. Je dois respecter sa volonté. Bonjour, Laurentine !

LAURENTINE. Vol' servante, monseigneur !

VICENTI. Déjà ici, Antoni ?

ANTONI. J'ai profité de la permission que vous m'avez accordée, monseigneur.

VICENTI, à tout le monde. Mes amis, m'oubliez-vous pas, depuis hier, aperçu, dans ce village, quelque étranger ?

LAURENTINE. Un étranger ? Non, monseigneur. Pour c'qui est d'amor, longjars ; y n'en passe pas d'autres par ici qu'les pauvres venant qu'on leur donne à manger le Veuxce.

VICENTI. On m'a cependant assuré qu'un voyageur s'était arrêté cette nuit chez un des habitants du village.

LAURENTINE, jetant un regard inquiet à Antoni. Un voyageur ?

ANTONI, à part. O ciel ! si c'était...

VICENTI. Il porte l'habit d'un soldat.

LAURENTINE. D'un soldat ?

ANTONI, à part. C'est lui.

LAURENTINE. Ah ! c'est difficile...

ANTONI, bas à Laurentine. Ne dites rien, Laurentine, vous perdriez ce malheureux !

LAURENTINE, embarrassée. C'est... Ce n'est pas chez nous, monseigneur.

DONATO, à tout le monde. Prenez-y garde, c'est un coupable que le tribunal poursuit, et si quelqu'un d'entre vous avait tenté de le dérober à nos recherches, le châtiement le plus sévère serait le prix de son imprudente pitié.

LAURENTINE, à part. Oh ! mon Dieu !...

DONATO, qui observe. Vous paraissent embarrassés.

LAURENTINE. Moi, monseigneur ?

ANTONI, avec embarras. C'est bien naturel, d'après ce que vient de dire monseigneur. Il peut soupçonner tout le monde... et... quoiqu'on n'ait rien à se reprocher...

LAURENTINE. On a peur tout de même.

ANTONI. Mais rassurez-vous, Laurentine ; monseigneur vous connaît depuis longtemps, et il sait bien que vous êtes incapable... D'ailleurs, Urbano, votre mari, est attaché au tribunal, et tout le monde peut rendre témoignage de son zèle et de sa fidélité.

VICENTI. C'est la vérité, je n'ai que des éloges à lui donner, et je suis persuadé qu'il méritait la confiance que je lui accorde. Au reste, je n'accuse personne ; mais tous les habitants de ce village me témoignent le plus vif attachement, et je crois devoir les prévenir des dangers auxquels une compassion irréfléchie pourrait les exposer. Monsieur l'officier, continuons nos recherches, et ne négligeons rien pour rem-

plir les ordres du tribunal. (Au moment où il veut sortir, un criard crie : « Où va-t-il ? ») Qu'est-ce que c'est que cela ?

LAURENTINE. C'est tout l'monde qui vient ici pour la fête, monseigneur.

VICENTI. Eh effet, c'est un bon jour pour ce village. Amenez-les, mes enfants. (A Donato.) Veuillez m'accompagner. (Aux soldats.) Suivez-moi. (Ils sortent sans cris de : « Vite ! Regardez les jeunes villageois déchargés et d'eux-mêmes de tous côtés. »)

SCÈNE XII.

ANTONI, LAURENTINE, TOUT LE BAILET, et, peu après, ERESNO.

LAURENTINE. Oh ! mon Dieu ! si monseigneur savait...

ANTONI. Ne craignez rien, Laurentine ; quand même le soldat serait arrêté, il a l'air d'un si brave homme, que je suis bien sûr qu'il ne vous trahirait pas. Mais que peut-il donc avoir fait ?

ERESNO, accourant. Eh bien, femme ?

LAURENTINE. Tu n'as rien à me dire.

ERESNO. Vival ! Allons, ça, vous autres ! Vite, fais rapporter le ballet ; va te débattre avec les papas pour me donner des forces.

LAURENTINE. Et moi aussi. (Eresno et Laurentine se mettent à table. — Ballet.)

ERESNO, se levant tout d'un coup. A présent que j'ai bien débattu, j'ai v' d'aller comme ça ! Faites-moi place, vous en allez voir de belles ! Fermez la musique ! Kiao ou un coup de ballet partait de derrière l'église. Tout le monde s'agit avec effroi. Eresno et Donato rentrent précipitamment.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, VICENTI, DONATO.

VICENTI. Mes amis, ne prenez point de part à cette émeute ; ce sont des malintendants que l'on poursuit.

ERESNO. Des malintendants ? (Des décharges d'armes à feu se font entendre sans discontinuer, et le bruit d'un combat à l'arme blanche s'y mêle. Des soldats traversent rapidement le fond du théâtre en se dirigeant vers le bas.) Ah ! j'arriv, c'est dans l'foie !

ANTONI. Donnez le bois, grand Dieu !

ERESNO. V'la qui viennent ! Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! (Toutes les jeunes filles s'échappent et se cachent dans les arbores qui sont à droite. Les gondoliers se réfugient dans leurs gondoles, et s'y groupent pour voir le combat. Eresno s'empare de Laurentine et de Vicenti, et les entraîne dans la maison ; puis, voyant Antoni se diriger vers le haut, il revient, accablé après lui, et voit l'entraineur.) Viens aussi, toi !

ANTONI. Laissez-moi !

ERESNO. Tu viendras, morguevine ! (Laurentine, qui voit se dérouter, revient, saisit Antoni avec Eresno, et tous les deux s'entraînent dans la maison, dont on ferme la porte.)

SCÈNE XIV.

VICENTI, DONATO, ET, dans le courant du combat, ZENALDI, LÉONELLI, CONJURES ET SOLDATS.

(Une foule de conjures accourent en déordre. Des décharges, que des soldats font sur eux du haut de la montagne, les forcent à fuir.)

ZENALDI, se débattant contre plusieurs soldats. VOUS DE M'EMBRER qu'en m'arrachant la vie ! (Il s'écroule à la fois les deux pistolets qu'il tenait, et tombe terrassé au pied de la croix de fer.)

LÉONELLI, accourant et se jetant devant lui. Mon maître !... (Un groupe de soldats recourent vers la montagne, tirant sur Léonelli, qui tombe aux pieds de Zenaldi. Au même instant on entend crier dans le bois : « Victoire ! »)

ZENALDI, se jetant sur le corps de Léonelli. Oh ! mon ami !... et toi aussi, je t'ai perdu !... Barbares, que faites-vous à me donner la mort !...

VICENTI. Épargnez-le ! il est blessé ! (On s'empare de Zenaldi on l'entraîne vers le corps de Léonelli. Au même instant, tout le monde recule. Eresno, Laurentine, Antoni et Donato restent de la maison.)

SCÈNE XV.

VICENTI, DONATO, ZENALDI, UN OFFICIER, ANTONI, ERESNO, LAURENTINE, NERDA, SOLDATS, GONDOLIERS, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, etc.

ANTONI, sortant de la maison. C'est lui !...

ERESNO ET LAURENTINE. C'est l'soldat !...

UN OFFICIER, entrant. Monsieur le gouverneur, tous les rebelles qui s'étaient rassemblés dans le bois ont péri. (Soupirant.) Voilà le seul qui n'est resté vivant entre ses mains. (On fait approcher Zénaldi. L'officier sort derrière une chaîne et se lui présente. L'officier se cache pour lui verser un verre de vin, et courtoisie de lui offrir. Pendant qu'on lui donne ce verre, Vicenti, qui est chargé de lui, s'approche, et suit le signalement.)

ROBERTI, à part. Comment Vicenti souffrira-t-il cette entrevue ?

VICENTI, à part. C'est bien lui que désigne le signalement... Mais il me semble que les traits de cet homme ne me sont point inconnus... Je cherche à retrouver dans un mémoire...

ANTONI, bas, à Zénaldi. Rassurez-vous, M. le gouverneur est horriblement rempli d'humanité.

ZÉNALDI, Le gouverneur !

ANTONI. Le voilà.

ZÉNALDI, se levant. Vicenti ! grand Dieu !

VICENTI, levant aussi par son habit. N'y parlez donc pas comme ça d'un tel tout le monde ; ça peut vous compromettre.

VICENTI, ses mains. Vous allez conduire ce prisonnier à la citadelle. (Vicenti à Zénaldi.) Je suis forcé de vous arrêter. Vous continuerez sans doute le motif de cet acte de dévouement ?

ZÉNALDI, lui, monsieur ; je suis Zénaldi.

VICENTI, Zénaldi ! (à part.) Grand Dieu ! l'infortuné !

QUINTO, à Vicenti. Eh bien, monsieur ?

VICENTI, ses mains. Faites votre devoir. (Les autres entendent Zénaldi. Sortie générale.)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle gothique dont le fond ouvert laisse voir une terrasse élevée, un escalier conduisant à l'appartement du gouverneur, et une grille donnant sur le jardin. — Montgènes à l'horizon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERTI, assis à une table, où il achève d'écrire dans un registre, puis, après avoir, ANTONI.

ROBERTI, levant le registre. Allons, voilà qui est fait. Antoni !

ANTONI, se levant. Vous si ce petit diable me répondra ! Antoni !

ROBERTI. Eh ! morbleu ! arrivez donc, quand on vous appelle.

ANTONI. Mon père...

ROBERTI. Mon père ! mon père !... Vous savez bien que je ne peux pas marcher, qu'il me faut quelqu'un auprès de moi pour aller, venir... Mais voilà que c'est, parce que j'ai vu venir, tout le monde en abandonne... on me laisse là...

ANTONI. Oh ! mon père ! pouvez-vous me faire ce reproche ?

ROBERTI. Oh ! êtes-vous ?

ANTONI. J'étais allé un moment au jardin voir les ouvriers qui travaillent au petit pavillon.

ROBERTI. Et, pendant ce temps, vous me laissez là tout seul ?

ANTONI. Oh ! c'est bien vrai ! mais, pour que vous ne vous fâchiez pas, je ne vous quitterai pas du tout.

ROBERTI, se redressant. Plus du tout ! Ce n'est pas cela mon petit que j'exigeais... que diable !... Je sais bien qu'il n'est pas... Allons, allons, je ne t'en veux pas, mon cher Antoni... Je suis trop fatigué... trop dur... je le sais bien... mais cette maladie... gâche...

ANTONI. Oui, cela vous rend encore plus vil.

ROBERTI. Que diable veux-tu ? c'est mon caractère, et il m'en a assez coûté !... Ne paner l'ille !... Aussi, voilà pourquoi l'on m'a cru propre à faire un coucou de prison ; parce que je crève, parce que je m'empare pour la moindre chose, on me croit bien méchant... je ne dis à personne toutes les larmes que j'ai versées depuis deux ans que j'occupe cette place... Allons, allons, ce n'est pas cela que je veux dire... M. le gouverneur vient de m'envoyer l'ordre de faire conduire ce prisonnier qu'on a attaché en main.

ANTONI. Le malheureux !

ROBERTI. Je le plains comme toi... Tu m'as raconté ce que ce soldat avait fait pour sa sœur, la pauvre tante... et si je pouvais... mais il nous est impossible de lui rendre le moindre service... Va, tu l'emmèneras dans cette salle, où il doit attendre les ordres du gouverneur, je le recommande la plus grande surveillance, entends-tu bien ?

ANTONI, muet. Oui, mon père.

ROBERTI. Va... (Antoni s'en va tout couronné.) Antoni !...

ANTONI. Mon père ?

ROBERTI. Eh bien, et moi, comment venez-vous que je m'en aille ? Appelez donc quelqu'un.

ANTONI. Jacques !... Jacques ! Jacques !

ROBERTI. Allons, vous verrez qu'il n'y a personne ici ! Jacques !

ANTONI. Ne vous fâchez pas, le voici, mon père.

ROBERTI, à Jacques, qui vient à la porte. Entre donc, entre donc, morbleu !...

ANTONI, le plaçant. Tenez-vous là, Jacques, et soyez tout prêt quand nous pourrons appeler.

ROBERTI, d'un air content. Merci, merci, mon cher Antoni !

Allons, va, va, mon enfant, et prends bien garde.

SCÈNE II.

ROBERTI seul. L'aimable jeune homme !... C'est tout le cœur de sa mère, de ma pauvre Naida !... Eh bien, morbleu ! je le grande l'ille la journée ! demandez-moi pourquoi !... Si j'avais ce que c'est pour lui seul que j'ai sollicité cette place... C'est là-dessus que d'avoir, par ma dureté, causé la mort de sa mère... il fallait au moins lui sauver du pain, à lui. Allons, la Providence ne s'abandonnera peut-être pas !... les bestes ! Qu'est-ce que c'est que cela ?... Allons, voilà l'autre immobile comme une pierre... Je le demande ce que c'est... (Au moment où Jacques va pour venir, Antoni paraît avec Zénaldi.) Ah ! c'est le prisonnier... Restez là. (Zénaldi entre en silence ; Antoni le suit, et l'examine d'un air affecté.)

SCÈNE III.

ROBERTI, ANTONI, ZÉNALDI.

ROBERTI. C'est bon : ne bougez pas d'ici, Zénaldi ?... Je n'ai pas besoin de le recommander d'avoir les plus grands égards pour le prisonnier... C'est bien le moins, morbleu !... (à Jacques.) Approche-toi !... approche donc, grand imbécile ! (Jacques vient se mettre à côté de lui — à Antoni.) Ne le quitte pas un moment. (à Jacques.) Plus bas donc... la... comme ça... (il s'approche de son père.)

ANTONI. Allez donc voir, Jacques... Zénaldi. A bon soir, toi !... A propos... s'il arrivait quelque chose... tu m'en... (Antoni se cache.) Voilà le cloche d'alarme. Allons ! (Antoni.)

SCÈNE IV.

ZÉNALDI, ANTONI.

ANTONI. Monsieur... depuis qu'on vous a amené dans ce château, il m'a été impossible de vous adresser un seul mot... On est si sévère... Cependant, si vous savez combien je suis inquiet pour vous... Le motif pour lequel on vous a arrêté n'est peut-être pas aussi grave... qu'on pourrait le croire... On dit qu'on va vous interroger. Vous allez sans doute vous justifier, car... vous n'êtes pas coupable, n'est-ce pas ?

ZÉNALDI. Non... non, mon ami.

ANTONI. Ah ! combien vous soulagez mon cœur ! Vous savez donc bientôt l'heure ?

ZÉNALDI. Jamais !...

ANTONI. Jamais !... Et vous n'êtes pas coupable ?

ZÉNALDI. Je n'en suis pas moins convaincu !... Je dis peut-être !

ANTONI. Oh ! mon Dieu !... (Vicenti entre précipitamment, et s'arrête en regardant Zénaldi.)

SCÈNE V.

VICENTI, ZÉNALDI, ANTONI.

ZÉNALDI, se détournant avec indignation. Vicenti !... O ciel, est-ce devant lui que je dois comparaître ?

VICENTI. Sortez, Antoni. (Antoni sort, plonge dans l'affliction.)

SCÈNE VI.

VICENTI, ZÉNALDI.

VICENTI, faisant un mouvement pour se jeter dans un bras. O Zénaldi !...

ZÉNALDI. Arrêtez !

VICENTI. Quel ! tu ne répondes les embrassements d'un ami !

ZÉNALDI. Je ne puis voir en vous que l'agent du conseil ; et

depuis ce matin, votre conduite ne l'a que trop prouvé; je suis votre prisonnier! Montrez-vous digne du noble emploi que vous tenez des tyrans de Venise. Ordonnez-moi supplice; traitez-moi comme à l'échafaud l'ami de votre enfance, celui que vous nommiez son frère! Tu traites ta magnanimité d'orgueil, tonnerre votre carrière... Je suis prêt, disposez de mon sort.

VICENTI. Zénaldi, les reproches m'avaient; j'ai mérité la haine, les mépris... Mais ce jour doit effacer la haine odieuse que me flétrit à tes yeux! Je te parais un monstre, un traître envers notre patrie!... Ah! comment maux mon cœur! plains l'aveuglement funeste qui m'a poussé dans cette horrible cause, et rends-moi ton estime... renouveau ton amitié!

RENALDI. Quoi! tu ne tiens ce langage?

VICENTI. Toi que j'ai aimé comme le plus tendre frère! avec qui j'ai passé mes plus belles années! dont je n'ai point cessé de pleurer l'infortune! tu peux croire que j'ai le serai de butte! que je préférerais les maux... Ah! puisse retomber sur moi la mort qui te menace, si la pensée d'un tel forfait à jamais approché de mon âme!

RENALDI. Vicenti! se peut-il?

VICENTI. Ne perdons point en vaines explications le seul moment que le ciel, peut-être, nous accorde. Zénaldi... mon ami... je le rendrai la liberté!

RENALDI. Grand Dieu!

VICENTI. Ta parole est jurée : tu ne peux en douter; le motif de ton retour est connu du tribunal, et il attache à ton trépas l'espoir de son salut.

RENALDI. Il s'abuse!... Il ne sait pas l'orage qui gronde sur sa tête!

VICENTI. Plus il est menacé, plus il est implacable. Mais je saurai l'arracher à sa vengeance! J'ai beau avoir servi cette horrible puissance! Si quelque chose peut ébranler dans mon âme le cri du sens, c'est la contrainte où m'ont tenu les tyrans!... Ta vie, la présence me rend à la vertu, rappelle tout mon courage! Oui, pour sauver mon ami, mon frère, il n'est point de supplice que je n'affronte avec joie!

RENALDI. O Vicenti!

VICENTI. Écoute. Le magistrat qui a été chargé de ton arrestation est encore au château : il doit l'embarquer, et retourner à Venise aussitôt qu'il aura rempli cette dernière formalité. Jusqu'à là, je suis enchaîné par sa présence; mais, ce soir même, il quittera ces lieux, et je reprendrai le maître de ton sort.

RENALDI. Quoi! les gens qui l'entoureront...?

VICENTI. J'ai tout prévu : sous prétexte de veiller sur toi avec plus de sévérité, je le garderai dans mon appartement : cette partie du château n'est point soumise à la surveillance active des prisonniers, et, cette nuit même, je briserai les fers.

RENALDI. Grief-ix Vicenti!... Mais tu ne me parles pas du péril que tu cours?

VICENTI. Je ne songe qu'à celui qui te menace.

RENALDI. Je sais que je suis condamné, que ma mort est résolue!

VICENTI. Ce que tu ignores, c'est qu'à chaque instant la vie peut être en danger, mais que je puisse détourner le coup qui doit le frapper, sans que je sois prévenu du moment de ton supplice.

RENALDI. Que dis-tu?

VICENTI. Devrerais-tu l'instant où le poison sera caché dans les aliments? Saurais-tu quelle est la main qui doit le lui présenter? Saurais-tu, c'est quand la mort d'un malheureux est résolue, qu'il m'est ordonné de redoubler de soins et d'égards. Un simple serviteur, un gardien des prisons, sans le savoir, lui donne le trépas... La nuit vient : le malheureux expire, et la foudre rendra ces horribles secrets!

RENALDI. Et je serais retomber sur toi, par ma fuite, la vengeance de ces barbares?... Insensé!

VICENTI. Qu'osons-tu dire! Si j'étais prêt à périr dans un abîme : que fallait-il, pour m'en arracher, t'y précipiter au risque de ta vie, réponds-moi, je suis ton frère, balanceras-tu?

RENALDI. Non!

VICENTI. Tu viens de me dicter mon devoir! Maître dans ce château, je puis sauver les jours, peut-être sans exposer les miens mêmes, si tu me refuses, la résistance rend ma perte plus certaine. Oui, si tu me forces à contempler ton trépas, peut-être à devenir ton bourreau, je ne prends plus conseil que de mon désespoir! J'ai des amis, des serviteurs dévoués, ils observeront tous à ma voix! Je cours les rassurer, je reviens avec eux l'arracher de ces lieux : je ne puis perdre que la vie, et l'amour meurt le sacrifice que de le voir assassiné : que d'être mort-même ton assassin! (Il va sortir.)

RENALDI. Arrête!... arrête!... O le motif des amis! c'est toi que j'outrageais!... Dispose de mon sort, dispose de ma vie! je ne réste plus!

VICENTI. Ah!... j'ai retrouvé mon ami! (On se jette dans les bras l'un de l'autre.)

RENALDI. Oh! vient!...

VICENTI. Ne nous connaissons plus!

SCÈNE VII.

ANTONI, VICENTI, ZENALDI.

ANTONI. L'officier du tribunal, messieurs, vient de se rendre à la salle du conseil. Il m'écrit que vous en peuviez.

VICENTI. Du courage, Zénaldi! L'instant du départ de ce magistrat approchant, ce sera celui de la délivrance. (Vicenti va quelques pas vers le fond, et s'arrête. Un sergent et quatre soldats paraissent. Zénaldi se place au milieu d'eux, et montre, avec Vicenti, à la salle du conseil. Antoni reste immobile, au pied de l'escalier, silencieux les yeux baissés. S'approchant d'une main sur Jacques, et de l'autre sur sa baguette, entre, et, regardant l'attitude d'Antoni, s'arrête et le considère.)

SCÈNE VIII.

ROBERTI, ANTONI.

ANTONI. Antoni, Antoni! Ce diable fait-il là, en contemplation? (S'approchant de lui et le touchant de sa baguette.) Antoni!...

ANTONI. Ah!... c'est vous!... Pardieu, mon père... C'est que ce prisonnier! Prenez, prenez mon bras.

ROBERTI. Oh! celui, ce prisonnier?

ANTONI. Dans la salle du conseil... c'est M. le gouverneur qui vient de l'y conduire.

ROBERTI. En ce cas, respirez un moment. Va-t'en, Jacques, va-t'en.

ANTONI. Voulez-vous vous asseoir?

ROBERTI. Non, non : je me sens un peu mieux ce soir, et, pourvu qu'il ne faille pas aller bien loin, je me sens en état de m'arrêter tout seul... avec le secours de ma baguette.

ANTONI. Mon père... croyez-vous qu'il y ait de l'espoir pour ce pauvre prisonnier?

ROBERTI. Non!... La manière dont il a été arrêté, l'importance que l'on met à tout ce qui le concerne, la présence de ce magistrat, vont tous exprimer de Venise... toutes ces mesures-là n'annoncent rien de bon...

ANTONI. Oh! moi! moi!...

ROBERTI. Eh bien! ça bien, mon ami, faut-il s'affliger comme cela?

SCÈNE IX.

ROBERTI, ANTONI, URBINO, LAURENTINE, NISIDA.

URBINO. Pouvez-vous parler. Bon! le voilà justement avec son p'tit-bien... C'est tout qui va commencer... (Il s'approche en frottant les pieds.)

ROBERTI. Je retournais à l'église les yeux. Qui vient là?.. Ah!... vous voilà, vous autres! Quel diable! Qui lui dit?

URBINO. En ce bon jour, où que la joie rayonne.

ROBERTI. Bien? Qu'est-ce que tu dis?

URBINO. Laissez-moi achever, père Roberti!... En ce bon jour, où que la joie rayonne de toutes parts...

ROBERTI. Qu'est-ce que la chance, avec ta joie? Ça-vois que j'ai fait joyeux, par hazard?

URBINO. Mon bien, s'agit pas d'ça, père Roberti : qu'ça soit vrai ou non, c'est aujourd'hui ton fête; par ainsi, il faut bien!

ROBERTI. Ah! c'est ma fête!... Eh bien, elle ne pouvait pas tomber un plus mauvais jour. C'est égal, puisque c'est ma fête, il faut bien... Eh bien, voyons, donne-moi donc ton bouquet! Qu'est-ce que tu attends?

URBINO. J'attends... j'attends... Mon Dieu! qu'vous êtes drôle! ça n'a pas fait pas comme ça.

ANTONI. Mon père, nous vous souhaitons une bonne fête!

LAURENTINE. Et nous pareillement, monsieur Roberti, accompagnée du contentement de tous vos vœux, (à Urbino, Laurentine.)

URBINO. Alors, allons! comme y s' dépêche! ça s'bonne mine!

ROBERTI, regardant vers Nisida. Comment! et lui aussi, ma petite Nisida!

LAURENTINE. Perdit-elle n'a garde d' manquer la fête d' son paroli...

NISIDA. Eh! non, je ne l'oublierai pas! bien au contraire, je me suis levée aujourd'hui avant l' jour, j'ai d' bien savou mon compliment. Pape, tout y qu' j' le dis!

J'ose lui parler... Il le faut cependant... (Zénaldi se lève et se dirige vers la première marche.) Viens-tu! monsieur!

ZÉNALDI, étonné. C'est vous, Antoni?... Que me voulez-vous?

ANTONI. Monsieur, vous quittez déjà cette salle! Cependant vous pouvez y rester tant que cela vous fera plaisir : tels sont les ordres de monseigneur, et je me trouve heureux de vous les annoncer.

ZÉNALDI. Je vous remercie, mon ami, du touchant intérêt que vous me témoignez.

ANTONI. Ah! monseigneur, je ne m'en défends pas. Jamais le sort d'un prisonnier ne m'a touché comme le vôtre! Si vous étiez un criminel, je vous plaindrais dans le fond de mon cœur, car je ne pourrais oublier ce que vous avez fait pour ma famille; mais vous n'êtes pas coupable. Oh! non, vous ne pouvez l'être : vous me l'avez assuré, et je sens que vous ne m'avez pas trompé.

ZÉNALDI. Bon jeune homme!

ANTONI. Adieu, quoique vous craigniez d'être condamné, je ne puis le croire : les regards que vous témoigne M. le gouverneur me rassurent; car, si vous saviez quel est le sort des malheureux que l'on tient enfermés dans l'intérieur des prisons! Ils sont sous la garde de mon père; tandis que vous, logé dans l'appartement de monseigneur, vous êtes moins surveillé, moins retenu.

ZÉNALDI. C'est à la générosité du comte Vicenti que je dois cette faveur; mais, s'il a pu prendre sur lui d'adoucir les bourreaux de ma captivité, il lui est impossible de me dérober à la vengeance du tribunal.

ANTONI. Impossible!... Non, je ne le crois pas... et même, sans qu'il en soit instruit...

ZÉNALDI. Que dites-vous?

ANTONI. La nuit ne peut tarder. Les portes du château se ferment à huit heures. Le bruit de la retraite vous instruira de ce moment. Mon père alors vient, chaque soir, remuer toutes les clefs à M. le gouverneur, puis il se retire dans son logement. Quand tout le monde sera rentré, si vous pouvez revenir ici...

ZÉNALDI. Dans cette salle?

ANTONI. J'étais, il n'y a qu'un instant, dans le jardin; en lui grille, elle touche à celle du château. Je me rappelle vos dernières paroles, et je songeais au bonheur qu'on doit éprouver quand on peut continuer à sauver un innocent. Mes pas me dirigèrent vers le petit pavillon que M. le comte fait construire au bout de l'allée principale. J'aperçus un ouvrier qui sortait par une des ouvertures qu'on a pratiquées dans la muraille pour établir la charpente. Si un malheureux prisonnier, me sus-jà dit aussitôt, pouvait parvenir jusqu'ici...

ZÉNALDI. Adieu!

ANTONI. Oh! gardez-moi le secret, monseigneur. Je n'ai pu résister au désir de vous prouver ma reconnaissance! Mais, si l'un me soupçonnait, cela pourrait causer beaucoup de peine à mon vieux père, et, je vous l'avoue, quelque intérêt que vous m'inspiriez, je ne vous aurais rien dit, si je n'étais bien certain qu'en ne peut accuser personne. Qui, l'on ignore; toujours par quel moyen vous auriez fini; et, si j'ai pu vous sauver, ah! monseigneur, ce sera le plus beau jour de ma vie!

ZÉNALDI. Ah! mon ami, tant de générosité.

ANTONI. Silence! J'entends du bruit! Ne me parlez plus. Le moindre soupçon pourrait nous perdre, et mon père...

ZÉNALDI, très-ému. Comptez sur mon éternelle reconnaissance! (Il s'enfuit précipitamment l'enferme.)

SCÈNE XIV.

ANTONI, et, peu après, ROBERTI, URBINO.

ANTONI. Oh! mon Dieu! je crois que j'ai fait une bonne action, car le ciel semble le courir bien content.

ROBERTI, arrivant, appuyé sur URBINO. Grâce à Dieu, les voilà rentrés chez M. le gouverneur, par la porte du rempart. (Antoni court lui donner le bras.)

URBINO. C'est pas malheureux qu' toutes vos courses soient finies. Voulez-vous un siège?

ROBERTI. Eh! non, je n'ai pas le temps de m'asseoir.

URBINO, se frottant l'épaule. Biais, voyez-vous, c'est qu'il faut d'habitude pour se procurer de l'air munière-là.

ANTONI, inséparable. Vous... vous devez être bien fatigué, mon père?

ROBERTI. Pas mal, pas mal.

URBINO. Je crois bien, si j'en juge d'après mon bras.

ROBERTI, le regardant. Mais toi, Antoni, que t'es-t-il arrivé? Tu parais ému, tremble...

URBINO. C'est vrai... il a l'air tout fier!

ANTONI. Cependant... je n'ai rien... C'est que je pensais... (Laurentine entre et parle de suite.)

SCÈNE XV.

Les acteurs, LAURENTINE.

LAURENTINE. Ah! vous voilà, enfin! (A Roberti.) J'ai bien fait d'envoyer chercher M. Roberti, toi, en fait qu'il n'est pas venu, ça va. C'est ça, grande, j'ai le conseil! Tu vas p't-être dire que j'ai m'a amusé en riant... Si j'ai m'a amusé, par exemple...

LAURENTINE. Dames!

ROBERTI. Non, Laurentine, c'est ma faute; je l'ai prié de me prêter son bras pour achever ma tournée.

URBINO. Enfin, elle est achevée, et nous allons souper, n'est-ce pas?

ROBERTI. Souper... souper!... Tu sais bien que, si moi ni Antoni, nous ne sommes libres à la retraite; le beau plaisir de se mettre à table pour se lever dix minutes après!

URBINO. Oh! non, par exemple! c'est un des plus grands désagréments.

ROBERTI. Eh bien, attends donc. Quel vin as-tu mis sur la table?

URBINO. Ah! quant à ce qui est d' ça, père Roberti, j'ai attendu vos ordres, parce que j'ai bien qu'il vous en avez du bon... du fameux, dans vot' petit caveau.

ROBERTI. Du fameux?... Oui, j'en ai encore quelques douzaines de bouteilles... nous y avons ce soir une bonne brèche.

URBINO. Oh! une bonne brèche... (Ils rient tous les deux.) C'est-y là un mot!

ROBERTI. Antoni, reste ici, mon enfant, jusqu'au coup de huit heures : on peut avoir besoin; tu sais.

ANTONI. Oui, mon père.

ROBERTI. Tenez-lui compagnie, vous autres; moi, je vais commencer à fermer les portes, et, dans ma tournée, je visiterai le petit caveau... (Jacques entre.) Justement, l'entre-appro- che, car voilà Jacques qui vient me chercher. Au revoir, mes enfants, au revoir! (Il s'adresse aux Jacques pour partir.)

URBINO. N'oubliez pas le petit caveau, monseigneur Roberti, et la bonne brèche, surtout.

SCÈNE XVI.

ANTONI, URBINO, LAURENTINE, et, peu après, VICENTI.

URBINO. Allons, allons! v'là qu' ça prend une bonne tournure, à défaut d' la danse, y aura l' souper. Qu'on vienne à présent m' dire qu'y a des jours malheureux! C'est des bêtises; et l' diable, tant malin qu'il est, a c' qu'on dit, m' m'empêcherait pas aujourd'hui d' faire la Saint-Marc.

VICENTI, arrivant d'enferme. Je le trouve à propos, URBINO, j'allais le faire appeler.

URBINO, tout tremblant. Moi, monseigneur?... Ah! mon Dieu! pourquoi qu' ce n' soit pas quelqu' antroche. (Le gouverneur regarde Antoni avec affection.)

ANTONI, à part. Il paraît m'observer... Le prisonnier aurait-il dit...

VICENTI, à part. Aimable jeune homme! (A URBINO.) Tu vas te rendre sur le rivage à l'endroit ordinaire.

URBINO, à part. C'est ça... je l' sentais!

VICENTI. Et tu attends dans la gondole.

URBINO. Faudra-t-il attendre longtemps, monseigneur?

VICENTI. Je ne le pense pas; dans tous les cas, si quelques ordres impériaux t'attendent, tu n'aurais pas, avant de partir, à dire à ton commandant de se trouver à huit heures précises, avec sa gondole, derrière la roche d'Orbano, et d'y attendre mes ordres.

URBINO. Monseigneur aura-t-il besoin de mon camarade Géronimo pour toute la nuit?

VICENTI. Non... il sera de retour en moins d'une demi-heure.

URBINO. En moins d'une demi-heure? Ben obligé, monseigneur.

VICENTI. Ne tarde pas à partir.

URBINO. Tout d' suite, monseigneur... (Au, à Laurentine.) J' vas envoyer l' camarade à Venise; moi, je m' mettrai à m' place en faction, et, dans une demi-heure, j' t'viendrai souper... V'là que j' vas aller, monseigneur, (il sort.)

SCÈNE XVII.

VICENTI, ANTONI, LAURENTINE.

LAURENTINE, à part. Pauvre Urbain! Il se réjouit, et, dans une demi-heure, les portes seront fermées!

ANTONI, regardant le gouverneur. Il ne me dit rien... Je m'ose lever les yeux sur lui!

VICENTI, à part. Il me reste quelques instants... Allons m'assurer si le rapport de ce jeune homme est bien exact... (Voyé à tort, à l'ordre, regarde Antoni, et revient vers lui. Antoni est troublé.) Antoni, depuis que vous êtes auprès de votre père, je n'ai eu que des éloges à donner à votre conduite... vous avez un bon cœur... vous mériteriez bien la tendresse de votre digne aïeul... et vous pouvez aussi compter sur mon amitié, Antoni, sur toute mon amitié. (Après ces mots, il sort par la porte du fond, se rendant au jardin. Laurentine, qui se trouve sur son passage, le suit. — Antoni rentre à sa place, très-ému de ce qu'on vient de lui dire.)

SCÈNE XVIII.

ANTONI, LAURENTINE.

ANTONI, se croyant seul. Il ne sait rien... Oh! non, il ne peut rien savoir... car il ne m'a jamais parlé avec un ton si affectueux.

LAURENTINE. J'vous fais mon compliment, monsieur Antoni... Oh! d'abord, j'avais bien qu' M. l' gouverneur avait pour vous et vot' père tout plein d'amitié... mais c' qui vous a dit là!... oh! c'est beau!

ANTONI. Ah! monseigneur est le meilleur des hommes; il est plein de bonté pour mon père et pour moi... mais cela n'empêche pas que je ne désire le séjour de ce château, et que je me trouverais bien à planifier s'il fallait l'habiter longtemps.

LAURENTINE. Oh! par exemple, ça n' m'étonne pas! car je m'en suis bien sûr par tout; comment est-il possible que M. Roberti, qui est si bon et pour moi, monseigneur Antoni, qui êtes si si doux, si compatissant, vous peussiez voir tout ce qu'on fait ici!... Tenez, voulez-vous que je vous dise? je ne crois pas du tout qu' vous soyez fait pour c' métier-là.

ANTONI. Oh! non... non, certainement... cela ne serait impossible! Quand je vois ces pauvres prisonniers, si tristes, si malheureux... Tenez, Laurentine, je suis sûr, si j'en trouvais l'occasion... ma foi... moi... je leur offrirais la porte...

LAURENTINE, un-peu étonnée. Chut!... Ah! moi! Dieu!... qu'est-ce que vous dites là, monsieur Antoni? Ou vot' ben qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes ici, et que vous ne connaissez pas encore toute la sévérité du tribunal. Si quelqu'un vous avait conté ça...

ANTONI. Eh bien?

LAURENTINE. Dans ce château, voyez-vous, comme dit mon père, les murs ont des langues et des oreilles! et y n'en faudrait pas plus que c'e parole, qui vous est échappée, pour causer bien du chagrin à vot' pauvre père!

ANTONI. A mon père?

LAURENTINE. Vrai... Tenez, monsieur Antoni... n' parlez pas d' tout ça... car, voyez-vous...

ANTONI. Pardon, ma chère Laurentine, dites-moi seulement, s'il s'agit de, sans que mon père le sache, si qu'on se fût sa faire... qu'un de ces malheureux prisonniers arrivait à s'échapper?... LAURENTINE. A s'échapper?... Ah! Saigneur!... M. Roberti s'en va!... Antoni. Perdu!... Mais, s'il n'était pas sous la garde de mon père?

LAURENTINE. Ils y sont tous! Dès qu'un prisonnier a passé la grille du château, M. Roberti en répond sur sa vie.

ANTONI, à part. Malheureux! qu'arje fait?

LAURENTINE. C' que vous dites là, voyez-vous, c'est déjà arrivé, il y a ben des années.

ANTONI. C'est qui est arrivé?

LAURENTINE. Oui... un prisonnier s'est enfui... on n'a jamais su comment; c'est si bien gardé!

ANTONI. Eh bien?...

LAURENTINE. Eh ben, monsieur Antoni, l' gouverneur et l' comte, qui en étaient bien innocents tous les deux, ont é été mourir!...

ANTONI. Ah!

LAURENTINE. Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Antoni?

ANTONI. Rien... rien... Laurentine...

LAURENTINE. C'est y c' qui j'vous ai dit que... Oh! soyez

tranquille! y n'y a pas d' danger qu'il en échappe à présent!

ANTONI, à part. Comment faire pour réparer?... (On entend bruits de régate à diverses distances.) Ah!... (A part, et dans la plus grande agitation.) Je vais être obligé de quitter cette salle... et le prisonnier... que faire?... quel parti prendre?... Oh! mon père!... Si je lui disais tout... Oh!... Dieu!... le gouverneur!... je ne puis plus... (Le gouverneur rentre précipitamment.)

SCÈNE XIX.

VICENTI, ANTONI, LAURENTINE.

VICENTI, à part. Tout est bien comme Antoni l'a observé, et tout... tout est certain...

ANTONI, à part. Ah! s'il savait... Dieu! mon père!... (Antoni entre suivi des gardiens, porte-clés, etc.)

SCÈNE XX.

VICENTI, ANTONI, ROBERTI, LAURENTINE, GARDIENS, PORTE-CLÉS, SOLDATS, porteurs des fers armés.

ROBERTI. Monsieur le comte, voici les clés de la forteresse. VICENTI les prend et les pose sur une table. Tout est tranquille dans le quartier des prisons. Il n'est resté d'étrangers au château que la mère de ma filleule, que voici. (Laurentine fait ses révérences.)

ROBERTI, cherchant à sortir. Si je pouvais rester dans le jardin.

ROBERTI, le retenant. Eh bien, où vas-tu donc? Attends-moi.

VICENTI. Le gondolier Urbain est-il parti?

LAURENTINE. Non, Dieu, oui, monseigneur.

VICENTI, à part. Fort bien, Geronimo sera prêt.

ROBERTI. Ce pauvre diable d'Urbain comptait souper avec nous; mais, ma foi, avant tout, le devoir. Vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas?

VICENTI. Non; vous pouvez vous retirer tous.

ROBERTI. Bien obligé, monseigneur. Allons, viens, Antoni.

ANTONI. Oui, mon père!... (A part.) Je ne quitterai pas cette porte!

ROBERTI. Nous allons boire à votre santé, monseigneur.

LAURENTINE. Oh! oui, monseigneur, et il boira pour tout le même, quoique mon mari n'y soit pas.

VICENTI. Merci, merci, mes enfants!... Allez.

ANTONI, à part. Mon pauvre père!... Ah! dussé-je en mourir, ce prisonnier ne partirait pas. (Antoni crie aux autres et Laurentine; les gardiens, porte-clés et soldats les suivent. Au moment où ils sont tous, Zenaldi parait au bout de l'escalier, descendant doucement, et, à mesure qu'il s'approche, le théâtre devient obscur; il fait nuit.)

SCÈNE XXI.

VICENTI, ZENALDI, enveloppé d'un manteau.

VICENTI. Viens, ô mon ami! Voici l'instant qui va briser les fers!

ZENALDI. Mais, toi, cher Vicenti, ton sort me fait trembler!

VICENTI. C'est à Venise, et devant ce tribunal où l'on cesse d'écouter; la différence est le signal de sa perte!

ZENALDI. Oui, je l'anticipais! l'audace va m'animer autant que l'amour de la patrie!

VICENTI. Haltons-nous! Tu es bien instruit; le pavillon est au bout de la grande allée; au bas de la roche d'Olbanio, tu trouveras un hôtelier dans sa gondole, c'est Geronimo; cet ordre va le mettre à ta disposition. Prends ces armes, mais n'en fais usage qu'à la dernière extrémité; prends aussi cet or... prends, le dis-je, il faut tout prévoir. Allons, Zenaldi, du courage!

ZENALDI. O mon ami!

VICENTI. Pars!... Adieu! adieu!...

ZENALDI. Si c'était pour la dernière fois!

VICENTI. Pars, le dis-je, le ciel saura nous réunir!

ZENALDI. Adieu!

VICENTI. Adieu! (Il s'embrasse et Zenaldi sort.) Oh! mon Dieu! prends ma vie, mais salue Zenaldi!... Le vœu près du legs de Roberti... Baise-le!... on peut l'apercevoir de cette croisée... Il est passé... il arrive près de la grille... il s'arrête... Ah! maintenant sa fuite est assurée! (Ils se précipitent au bout du théâtre.) O ciel! quel bruit se fait entendre!... d'où partent ces cris!...

SCÈNE XXII.

VICENTI, ANTONI.

ANTONI, souriant. Arrêtez!... arrêtez!...
VICENTI. Anton!...
ANTONI. Ah! monsieur le gouverneur!... au secours!... au secours!... un prisonnier sort du château!...
VICENTI. Que fais-tu?
ANTONI. C'est par là qu'il fuit! Courons!... Dieu! il ferme la grille!... (On entend la grille se fermer.)
VICENTI. Il est sauvé!...
ANTONI. Ah! mon père est perdu!...
VICENTI. Au nom du ciel!...
ANTONI, se jetant à ses genoux. Sauvez, sauvez mon père!...
VICENTI. Tes cris vont nous perdre!
ANTONI, se relevant avec effroi. Mon père!... mon père!... (Il aperçoit la chaîne de la chaîne d'alarme.) Ah!... il me sortira pais.
(Il s'éloigne sur la chaîne.)
VICENTI. Grand Dieu! donner l'alarme!...
ANTONI, souriant de toutes forces. Laissez-moi!
VICENTI. Arrête!... (Plusieurs coups de fusil partent. Un grand bruit se fait entendre.) Il n'est plus temps!... (Bouilloire paraît au haut de l'escalier, suivi de ses gens, portant des torches. Robert, Laurence, les garçons et les soldats accourent par le fond, portant aussi des torches.)
ANTONI, courant dans les bras de Robert. Ah! j'ai sauvé mon père!...

SCÈNE XXIII.

DONALDO, VICENTI, ROBERT, ANTONI, LAURENTINE, ZENALDI, GARDES, GARDIENS, etc.

DONALDO. Faites cesser cette alarme! Rassurez vous, le château est entouré par mes gardes, le prisonnier ne pouvant en sortir... Je savais tout... Il est maintenant arrêté.
VICENTI. Arrêté!
DONALDO. Le voilà.
ANTONI. Oh! mon Dieu! (On entend Zénaldi.)
DONALDO. Depuis longtemps, monsieur le comte, le conseil soupçonnait votre fiabilité, et, dans le moment où des factieux s'agitent et osent tenter de le renverser, il lui importe de bien connaître les hommes qu'il emploie. On savait que Zénaldi fut jadis votre ami, et l'on ne peut douter que cette circonstance ne doit faire écarter vos sentiments.
VICENTI. On m'a rendu justice, monsieur. Je m'en glorifie, et mon seul regret est de n'avoir pu la sauver.
DONALDO. J'avais prévu cette intention; reconnaissez en moi le grand prévôt de la ville, et respectez le représentant du peuple. Voilà votre démission; vous n'êtes plus gouverneur; c'est moi qui suis appelé par le conseil à remplir vos fonctions.

ZENALDI. Malheureux Vicenti!

DONALDO. Quant au crime que vous avez commis, c'est au tribunal à prononcer; dès ce moment, vous êtes son prisonnier, je vous enjoint de remettre votre épée. (Un officier la reçoit.) Vous, jeune homme, je me plains à vous transmettre publiquement une satisfaction.

ANTONI, sanglotant. Seigneur!...

ZENALDI, à part. Anton!

DONALDO. Vous venez de rendre un important service; si j'avais ignoré le compte du gouvernement, c'est à vous que j'aurais dû l'arrestation de ce grand coupable. Je ferai connaître votre conduite, et je vous promets, au nom du conseil, que votre dévotion ne restera point sans récompense.

ZENALDI. C'est lui qui m'a trompé!

VICENTI. Infâme diable!

ANTONI, à part. Oh Dieu! j'ai parlé-moi, c'est pour mon père!

DONALDO, à Vicenti. Monsieur, on vous conduira cette nuit même à Venise, et vous y rendrez compte de votre conduite.

VICENTI. Je sais déjà le sort qui m'attend!

ZENALDI. O Vicenti!

VICENTI. Adieu! Je voulais te sauver... je porterai ton vœu. (Quelques soldats et les serviteurs de la prison entraînent Vicenti.)

ACTE TROISIÈME.

La salle d'entrée des prisonniers; des portes basses au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONI, seul.

(Au lever du rideau, Anton est assis près d'une table; il vient de coter ses souvenirs; mais il paraît agité par un songe effrayant. Sur la table est une lampe d'almes, deux pistolets; et sur sa gauche, de l'autre côté, ce qu'il faut pour écrire.)

ANTONI, ébahi. Dieu!... arrête!... Arrête!... j'aurais! (On frappe à la porte du fond; il s'éveille en sursaut.) Ah! est-ce que? Quel son? Affreux! (On frappe de nouveau.) Oh frappe!... si c'était mon père?

UNE VOIX, au dehors. Ouvrez, c'est l'officier du poste.
ANTONI. L'officier du poste!... déjà!... En effet, le jour paraît... COURONS ouvrir. (Comme il est à moitié éveillé, il revient sur son pas, étire la lampe, et retourne ouvrir la porte du fond. Un officier entre avec plusieurs soldats.)

SCÈNE II.

ANTONI, L'OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER. Bonjour, monsieur Anton! c'est donc vous qui avez été de garde cette nuit?

ANTONI. Oui, monsieur.

L'OFFICIER. Je viens relever les sentinelles qu'on a placées dans l'intérieur de la prison... veuillez m'ouvrir, s'il vous plaît.

ANTONI, ouvrant ses portes à droite. Passez, monsieur.

L'OFFICIER, ayant remarqué les pistolets posés sur Anton, s'arrête. Vous êtes bien armé, à ce qu'il me paraît; vous avez raison. L'événement d'hier vous prouve qu'il faut se tenir sur ses gardes.

ANTONI. Ce sont les armes de mon père.

L'OFFICIER, aux soldats. Suivez-moi, messieurs! (Pendant que les soldats passent.) Nous sortirons par le guichet de la tour.

ANTONI. Fort bien. (Il referme la porte.)

SCÈNE III.

ANTONI, seul. Quelle nuit affreuse! L'image de ce malheureux est toujours présente à ma pensée, et, chaque fois que je cède au sommeil, un songe effrayant... Hélas! d'un vœu que mon cœur est si cruellement agité? J'ai beau me répéter que je devais sauver mon père, que j'ai rempli mon devoir, je ne puis parvenir... (On frappe, et un même temps Robert s'écroule au fond.) Ah! c'est mon père! (Il court vers lui.)

SCÈNE IV.

ROBERT, ANTONI.

ROBERT, marchant indifféremment. Je n'en puis plus! Personne ne s'est couché au château, et puis je te savais ici, et j'étais inquiet.

ANTONI. Ah! Je n'ai jamais pensé de nuit aussi cruelle!

ROBERT. S'est-il arrivé quelque chose de ce côté?

ANTONI. Non, non, mon père.

ROBERT. A la bonne heure! Diable! tu me fais trembler! Rends-moi ces pistolets, tu n'en as plus besoin; et, à présent qu'on va entrer et sortir à tout moment, il n'est pas prudent de les laisser sur cette table.

ANTONI, les lui présentant. Prenez garde! Vous ne devriez pas les porter sur vous, mon père.

ROBERT, en prenant indifféremment. Tu as raison; avec cela que je suis si préoccupé!... Eh! parbleu! serre-les dans le tiroir de cette table, personne n'y touchera, et si les trouverai pour la nuit prochaine; c'est moi qui veillerai.

ANTONI, les y posant. Oui, mon père. Que s'est-il donc passé au château? pourquoi personne ne s'est-il couché?

ROBERT. Parbleu! pourquoi? Tout est sans dessus dessous; vers minuit, votre bon gouverneur est parti pour Venise.

ANTONI. Libre?

ROBERTI. Non pas, non pas, morbleu ! il est parti comme un éclair !

ANTONI. Nous savons des hommes si méchants !

ROBERTI. Chut ! Nous ne les servons peut-être pas longtemps ; le bruit court qu'en se révolte à Venise.

ANTONI. Avec joie. Se peut-il ?

ROBERTI. Paise, monsieur !

ANTONI. Ne crains rien, mon père, nous sommes seuls.

ROBERTI. Jamais !... vous en avez eu la preuve hier.

ANTONI. Eh bien, parlez tout bas. Oh ! je vous en prie, si l'on pouvait encore sauver ce malheureux prisonnier ?

ROBERTI. Les courriers de Venise n'ont fait que se succéder d'heure en heure, jusqu'au point du jour ; toutes les dépêches sont secrètes. Mais, s'il faut en juger par les mesures prises et échangées vingt fois dans le cours de la nuit, les nouvelles qu'ils ont apportées ne sont point du tout satisfaisantes ; il est arrivé plusieurs détachements d'anciennes troupes ; on a doublé, triplé tous les postes ; le grand prévôtier est sorti deux fois pour inspecter lui-même la garde des côtes ; enfin, nous n'avons cessé d'anvrer et de fermer les portes, de reconnaître les patrouilles et de vérifier les ordres des courriers.

ANTONI. On s'attend donc à être attaqué ?

ROBERTI. Tout l'annonce, et surtout l'inquiétude du grand prévôtier. On a fait plusieurs arrestations dans la nuit ; deux hommes qui cherchaient à s'approcher des remparts ont été pris et fusillés sur-le-champ.

ANTONI. Grand Dieu !

ROBERTI. On a trouvé sur eux des papiers, après l'examen desquels le grand prévôtier a interrogé de nouveau notre prisonnier.

ANTONI. Cette nuit ?

ROBERTI. Vers une heure du matin, c'est moi qui l'ai conduit dans son appartement ; l'a-t-on ramené par ici ?

ANTONI. Non.

ROBERTI. En ce cas, il est encore au château. Je ne sais, mais il paraît que les plus grands intérêts se rattachent à la perle ou à la délivrance de cet homme.

ANTONI. Que voulez-vous dire ?

ROBERTI. Eh bien, eh bien, morbleu ! pourquoi l'effrayer ainsi ? Je ne le comprends pas, Antoni ; tu as eu le courage de l'arrêter ; c'est lui qui a donné l'alarme... et tu ne sais pas le service que tu m'as rendu ! Si le prisonnier était parvenu à s'échapper, c'en était fait de ma vie !

ANTONI. Eh ! mon père, sans cette idée, aurais-je pu le trahir ?

ROBERTI. Quoi ! c'est pour moi ?... Viens, que je t'embrasse, cher enfant ! (on entend des cris au dehors.) Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que cela ?

ANTONI. Rien ! des cris !

ROBERTI. Serait-ce encore quelque malheureux ?... *

ANTONI. C'est la voix de Laurentine.

ROBERTI. De Laurentine ? Cours ouvrir (Antoni ouvre précipitamment. Laurentine accourt avec Nisida.)

SCÈNE V.

ROBERTI, ANTONI, LAURENTINE, NISIDA.

LAURENTINE. Ah ! monsieur Roberti, ayez pitié de mon pauvre mari !

ROBERTI. L'Urdine ?

ANTONI. Une lui est-il arrivé ?

LAURENTINE. Il est arrêté.

ROBERTI et ANTONI. Arrêté !

LAURENTINE. Vra qu'un l'annéme.

NISIDA. Voyez les méchants soldats !

ROBERTI. Comment ! ce pauvre diable ?... (Des soldats armés d'Urdine, de nuit commencent par un officier.)

SCÈNE VI.

ROBERTI, ANTONI, URBANO, L'OFFICIER, LAURENTINE, NISIDA, SOLDATS.

URBANO. Ah ! mon homme Laurentine !... Et vous, père Roberti, ne v'la dans d'beaux draps !...

ROBERTI. Ne l'effrayez pas, que diable ! nous savons...

URBANO. C'est lui, vous dis-je, une femme est venue. Une fois dans leurs griffes, j'ai sans bon c'qui en l'ourno ; y n'y a pas qu'à recommander son âme à Dieu et à faire son testament.

NISIDA. N'pleurez donc pas comme ça, mon papa !

LAURENTINE. Si tu n'as rien fait d'mal, d'quoi venez-tu qu'on t'punisse ?

ROBERTI. Sans doute, je sais bien que tu es un nigaud ; mais, cordieu ! pour l'excellence à tes devoirs, pour la fillette, je répondrais du toi.

URBANO. Y n' s'agit pas d' tout ça, père Roberti ; c'est la Saint-Marc qu'est cause de c'qui m'arrive ; c'est mon jour de malheur, vous l'avez bien.

ROBERTI. Mais, de par tous les diables ! voyons donc, mon-sieur l'officier, d'helez de m'expliquer...

L'OFFICIER. Volontiers. Une patrouille a surpris ce gondolier enroulé près d'un rocher ; il a prétendu qu'il était ici, par ordre du gouverneur.

URBANO. Eh bien, c'est vrai, puisque Geronimo est allé à Venise.

L'OFFICIER. Cela a paru suspect.

URBANO. Suspect ! c'était pour revenir souper.

L'OFFICIER. On l'a amené au château, et voici l'ordre du grand prévôtier de l'enfermer jusqu'à ce qu'il ait le temps d'examiner sa conduite, (il remet un papier à Roberti.)

ROBERTI. Eh bien, eh bien, c'est un malentendu qui s'éclaircira ; en attendant, mon gars...

URBANO. Oui, en attendant, vous allez me mettre dedans. (On cite dehors : 8 Ans années ! Le tambour bat une charge fort bien.)

ANTONI, revenant de fond. Mon père, voilà le grand prévôtier !

ROBERTI. Allons, mon pauvre Urbano, il faut le décider.

LAURENTINE. Que qu'on meurt !

URBANO. Quoi ! père Roberti, vous avez bien l'courage de m'mettre en prison ?

ROBERTI. Que voulez-vous ! j'en suis forcé d'obéir ! Mais, sois tranquille...

URBANO. Pardi ! là d'dans, y faut ben qu'on soit tranquille malgré soi.

ROBERTI. Je parlerai moi-même au grand prévôtier, et, morbleu ! je lui répondrai de toi !

LAURENTINE. Ben obligé, monsieur Roberti ; j' n'ai confiance qu'en vous.

URBANO. Père Roberti, n' me mettez pas dans un endroit trop noir, hein ?

ROBERTI. J'ai une porte. Je vais te donner la chambre la plus gaze du château ; regarde.

URBANO. Ah ! mon Dieu ! ça fait peur, tant c'est gai !

ROBERTI. Allons, allons, va ! le prévôtier.

URBANO. Adieu, ma femme !... adieu, ma petite Nisida ! ne pleure pas, va ; y n'y a p' d' danger la Saint-Marc est passée, et ce n'est pas lous les jours l'été. (Il entre dans la prison pendant que Roberti se ferme la porte ; un roulement de tambour se fait entendre. Arrive ensuite avec trois officiers.)

SCÈNE VII.

DONALTO, ROBERTI, ANTONI, LAURENTINE, NISIDA, TROIS OFFICIERS, SOLDATS et L'OFFICIER DU POSTE.

(Donalto entre d'un air sombre ; Laurentine et Nisida se jettent à genoux.)

LAURENTINE. Ah ! mon-sieur, grâce pour mon mari !

NISIDA. Grâce pour mon papa !

DONALTO, à Roberti. Quelle est cette femme ?

ROBERTI. Hélas ! mon-sieur, c'est la femme de ce pauvre diable de gondolier que l'on veut d'arrêter.

DONALTO d'Urdine ?

ROBERTI. Lui-même... et je puis vous jurer...

DONALTO. Félheureux sa conduite ; s'il n'est pas coupable, on lui rendra la liberté.

LAURENTINE. Mon-sieur...

DONALTO. Faites retirer cette femme.

NISIDA. Qu'il est méchant !

LAURENTINE, se tenant la main sur la bouche de Nisida. Chut !

ROBERTI. Allez, mon chère Laurentine... Va aise, ma petite... Anton, conduis-les dans la chambre voisine.

ANTONI. Oui, mon père.

ROBERTI. Ce n'est pas l'instant de parler pour Urbano ; mais, avant sans inquiétude, je vais répondre de votre mari. (Antoni amène Laurentine et Nisida. Donalto lui signe de l'officier du poste de sortir avec ses soldats.)

SCÈNE VIII.

DONALTO, ROBERTI, TROIS OFFICIERS.

DONALTO. Roberti, votre conduite éprouvée vous rend digne de ma confiance. Il est nécessaire que vous continuiez tout le danger qui nous menace. Je compte sur votre dévouement, sur votre fidélité.

ROBERT. J'ai servi trente ans, monseigneur; je ne manque jamais à mon devoir.

DONALDO. Venise est révoltée; le doge lui-même protège les révoltés. L'escorte qui conduisait Vicenti a été massacrée par un parti de rebelles, et ce lazarre est maintenant à leur tête.

ROBERT. Quel monseigneur, Vicenti?

DONALDO. C'est lui qui nous menace! Trop bien instruit des biens, déjà toute communication avec Venise nous est interdite, et, pour faire connaître notre détresse, il ne nous reste plus que de signer un d'alarme.

E. BERTI, à part. Signons-nous détreints?

DONALDO. L'audace de Vicenti m'inspiration peu d'effroi, si nous n'élions environnés de trahisons. Je sais qu'il en est parmi nous; mais je tiens des ordres, et malheur au plus important, si la trahison favorise Vicenti! Avant son triomphe, il aurait perdu le prix qu'il en espère. Oui, monseigneur, j'exécuterai les ordres que j'ai reçus du tribunal: invariable dans mes résolutions, j'accomplirai mes vœux: au péril de ma vie, j'obéirai tout à tout aux ordres. Ordonnez, monseigneur, à la tour du lict, faites arborer le drapeau noir, et qu'un coup de canon, tant d'heure en d'heure, annonce à Venise notre situation... Vous, Zanetti, faites partir un courrier, qui sera porteur de cette lettre. (Zanetti paraît étonné.) Il sera pris par les rebelles; c'est ce que je veux. Cet écart leur permettra peut-être d'obtenir ce qu'ils veulent.

ROBERT, à part. Tout... ce retard peut sauver des malheurs.

DONALDO, au troisième officier. Remettez, Lothario (les deux autres sortent.)

SCÈNE IX.

DONALDO, ROBERT, UN OFFICIER.

DONALDO. Vous, Robert, allez reprendre le prisonnier dans mon appartement; vous le ramènera dans sa prison, et vous continuerez d'avoir pour lui les plus grands égards.

ROBERT. Oui, monseigneur.

DONALDO, le retenant. C'est là que vous l'avez placé? (il donne une poignée de main.)

ROBERT. C'est l'appartement des prisonniers d'État.

DONALDO. Fort bien; mais cette chambre est également sûre... Donnez-lui plus de liberté.

ROBERT. Ah! monseigneur, cette liberté.

DONALDO. Je veux qu'on satisfasse tous ses desirs; je veux, surtout, que tout le monde, dans ce château, soit instruit de la manière dont j'exécute ce qui est traqué. Cependant, la plus grande surveillance... Je ne compte qu'à vous et à votre fils l'emploi de la servir, et le soin de veiller sur lui.

ROBERT. L'empêchez sur nous, monseigneur.

DONALDO. Quant à sa suite, j'ai donné des ordres. Allez le chercher.

ROBERT, à part. Tant d'humanité, avec un tel si dur!

DONALDO. Robert... (Donato lui fait signe de sortir.)

ROBERT. Folies, monseigneur; mais, pardon, je ne puis marcher vite... (il sort.)

SCÈNE X.

DONALDO, UN OFFICIER.

DONALDO. Nous voilà seuls. Écoutez, Lothario; Zénaldi doit périr; j'en ai reçu l'ordre du tribunal. Sa mort doit être prompte, afin de déjouer les projets des rebelles; mais surtout elle doit être secrète, car nous sommes environnés de trahisons. Vicenti en serait instruit, et son désespoir pourrait nous devenir funeste... Tu sais par quel genre de supplice le tribunal fait disparaître ceux dont le trépas doit être ignoré? Dès que Zénaldi sera rendu dans sa prison, tu y feras porter son repas, et tu remettras à Anton le vin qu'il devra lui servir... Surtout, n'ajoute pas un mot... Ce jeune homme est la candeur même, le sçavoir lui est étranger, et Zénaldi n'en concevra point en le voyant... Mut, je m'approcherai point de cette enceinte. Je l'entends... écoutons sa présence. Va... tu viendras m'avertir quand il en sera temps. (Lothario lui promet d'obéir, et sort pour toujours.)

SCÈNE XI.

ZÉNALDI, ROBERT.

ROBERT, passant le premier. Entrez, monseigneur... vous n'avez pas encore passé de ce côté... C'est qu'il y a deux gendarmes. (à lui-même.) Quel soulèvement de peur dans tous les esprits!

Anton à raison, cet homme a quelque chose qui prévient en sa faveur, et je ne puis me désolier... (à part.) Voilà votre appartement.

ZÉNALDI, d'une voix sourde. Je ne croyais pas y rentrer, j'espérais qu'on allait me conduire à la mort.

ROBERT. À la mort!... Non, non, votre sort est bien loin d'être aussi désespéré. Le grand prévôtier nous a recommandé d'avoir pour vous des égards... des soins...

ZÉNALDI. Pour moi?

ROBERT. Ce n'est pas tout; cette salle vous sera toujours ouverte. Anton et moi, nous sommes chargés de vous servir, d'être à vos moindres ordres... Oh! vous n'aurez qu'un mot à dire!

ZÉNALDI, à part. Voilà bien ce que Vicenti m'avait annoncé.

ROBERT. Vous voyez que de telles attentions ne semblent point présager... que... d'ailleurs... (à part.) Mais c'est singulier! malgré tout ce que je lui dis, sa tristesse redouble!

ZÉNALDI. Quel excès de pitié! rassurer un malheureux par des mains innocentes!... Si, du moins, je pouvais connaître le sort de Vicenti, cet homme... (à part.) Vous aimez le gouverneur... donnez-m'en l'adresse ce qu'il est devenu.

ROBERT. Pardon... mais... je ne puis rien vous répondre sur ce sujet; il est expressément défendu d'en parler... et vous sçavez que je ne puis manquer à mon devoir.

ZÉNALDI. Quelle incertitude!

ROBERT. Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas? Il m'est bien douloureux de vous refuser cette consolation, après ce que je dois à votre gentillesse; mais prêter courage... tout change dans la vie... On est bien fort quand la conscience ne nous reproche rien... Croyez-vous, les méchants ne triomphent pas toujours, et le ciel ne laisse rien d'impuni.

ZÉNALDI. Non... non... la justice est bien rigoureuse, et mes souffrances en sont la preuve. Ah! si mon cœur était sans reproches, je vivrais avec moins d'effroi à l'approche de la mort de mon supplice!... Mais les remords le déchirent.

ROBERT. Les remords?

ZÉNALDI. Hélas! je m'ai commis qu'une faute; mais elle a détruit le repos, le bonheur de ma vie entière; elle a causé tous les maux qui m'ont accablé! Partout ce souvenir affreux me poursuit, il ajoute à l'honneur de ma situation! Partout j'entends ces mots terribles: « Malheureux! tu as porté le désespoir dans le sein d'une bonne famille; tu as causé le trépas d'un être innocent: tu périras sans avoir pu réparer ton crime, et tu compteras dans la tombe la malédiction d'un père! »

ROBERT. La malédiction d'un père!... Ah! je ne m'étonne plus des remords que vous éprouvez; jamais le ciel n'a pitié de celui qui fut inutile! sa vengeance le suit partout; partout il est attentif par la justice éternelle; car la malédiction d'un père est insupportable, comme la colère de Dieu! (Écoute de regard et de l'accent de Robert, Zénaldi tombe dans un fauteuil.)

ZÉNALDI. Ah! (Il se lève et se tient debout.) Voilà sans doute le signal de ma mort! (Anton paraît, portant sur un plateau un carafon de vin et un verre.)

SCÈNE XII.

ZÉNALDI, ROBERT, ANTON.

ZÉNALDI, à Anton. O Nidale!... oui, la malédiction d'un père est insupportable comme la colère de Dieu!

ANTON, posant le plateau sur une table dans le fond. Monseigneur, on vient de porter votre repas dans cet appartement; quand vous voudrez vous y rendre, c'est moi qui vous servirai.

ZÉNALDI, les regards fixes sur le plateau. Vous, Anton?

ANTON, à Robert. Qu'avez-vous donc, mon père?

ROBERT. Rien, mon ami... Mais... je ne sais pourquoi... j'éprouve... Reste avec le prisonnier, j'ai besoin de me reposer... Je vais rejoindre Laurentine et ses filles.

ANTON. Oui, mon père. La pauvre Laurentine, elle a bien besoin que vous la consoliez! (Robert regarde Zénaldi, serre la main d'Anton et sort.)

SCÈNE XIII.

ZÉNALDI, ANTON.

(Zénaldi paraît absorbé. Anton revient lentement et d'un air craintif.)

ANTON. Je n'ose lever les yeux sur lui: il doit nous croire bien coupables! S'il m'adressait un mot, je tomberais à ses pieds, je lui aurais tout dit.

ZÉNALDI. Saurai-il? Je ne puis le croire... A moi!...

ANTONI, jeté à sa jetée à son gisant. Ah ! monsieur, qu'elles-vous me dire ?

ZENALDI, le relevant. Je ne veux vous adresser aucun reproche ; mais je tiens à vous solliciter les secours que vous êtes venu offrir. Pourquoi m'avez-vous trahi ?

ANTONI. C'était pour sauver mon père !

ZENALDI. Pour sauver votre père ?

ANTONI. Lorsque j'ai découvert avec tant de joie le moyen de vous rendre la liberté, j'ignorais encore que le concierge répondit sur son jour de chacun des prisonniers ; j'aurais donné ma vie pour vous sauver, je la donnerais encore sans hésiter ; mais pouvais-je sacrifier mon père ?... C'est sur lui, sur lui seul que serait retombée la vengeance du tribunal !

ZENALDI. Voilà donc le motif... Cher Antoni, vous avez rempli votre devoir ! Oui, vous avez bien fait, et maintenant, je vous en salue davantage !

ANTONI. Ah ! si vous pouviez lire dans mon cœur !

ZENALDI. Appelez vos regrets. Hélas ! je ne pourrais échapper à rien soit ! (En prononçant ces derniers mots, il lève les yeux vers le plafond qu'Antoni a appuyé.) Que contient ce flacon ?

ANTONI. Du vin que le grand providencier a ordonné que l'on vous servît.

ZENALDI, à part. Plus de doute. (A Antoni.) Tout à l'heure il sera soigné. Antoni, vous souvient-il qu'un jour, me croyant dans le besoin, vous m'offriez tout ce que vous possédiez ?

ANTONI. Ah ! monsieur, que n'étiez-vous en effet, ce que je vous croyais, un pauvre soldat !

ZENALDI. Voilà le gage que je vous consignerai de la bonté de votre cœur ; je serais bien à vous le rapporter un jour... Ce jour, si il est venu, c'est à mon tour, Antoni, et je vais suivre votre exemple.

ANTONI. Que voulez-vous dire ?

ZENALDI. Vous m'avez inspiré la plus tendre amitié, je ne veux pas qu'elle s'éteigne sans aucun fruit pour vous, car ce serait bien dommage que tant d'heureuses qualités s'effritassent dans un séjour si funeste !

ANTONI. Hélas ! peut-être faudra-t-il que j'y passe ma vie !

ZENALDI. Non... vous en sortirez, Antoni ; doublez-moi en qu'il faut pour écrire. (Zenaldi s'approche de la table pour écrire. — Antoni, étonné, va pour prendre ce qu'il lui demande ; au ce moment, la porte s'ouvre et entre le portier de fond.)

SCÈNE XIV.

ZENALDI, ANTONI, NISIDA.

NISIDA, posant le verre. Antoni !... Antoni !... (Antoni se retourne, et le porte devant.) Est-ce que tu ne pourrais pas me caquiller un peu de papier, je pensais que mon portier n'est pas là. — Antoni. Non, ma bonne petite ; il a la clef, et puis il nous gronderait... Va, va, tu ne peux pas rester ici. (Il veut le rassurer ; Zenaldi le retient.)

ZENALDI. N'est-ce pas cette enfant que j'ai vue à mon arrivée ? NISIDA. Oui, monsieur, c'est moi. Oh ! je me souviens bien de vous ; car nous avons eu bien peur quand on vous a pris, et puis ça nous a fait pleurer.

ZENALDI, à part. Quel étrange concours de circonstances !... au moment où je vais expier le seul crime de ma vie, tout m'en rappelle les victimes. (Il embrasse de nouveau Nisida.)

NISIDA. Comme vous êtes affligé ! On est donc bien malheureux quand on est prisonnier ?

ZENALDI. Oui, ma chère enfant... Vous vous appelez Nisida ?

NISIDA. Oui, monsieur.

ZENALDI. Eh bien, Nisida, prenez cet anneau ; je l'ai reçu d'une autre Nisida... elle m'était bien chère, et... promettez-moi de le porter toujours.

NISIDA. Oh ! la belle bagne !

ANTONI, se rapprochant. Allons, allons, Nisida, il faut l'en aller ; tu sais qu'on te gronderait.

NISIDA. Vous donc ce que ce monsieur m'a donné !

ANTONI. C'est bon, c'est bon ; va-t'en.

NISIDA, pleurant. Oh ! mon Dieu ! comment tu me renvoie tout ça... je ne sais pas de moi.

ANTONI. Va-t'en donc !

NISIDA. Tant pis, je veux l'embrasser encore ! (Elle revient embrasser Zenaldi, et met en courant.)

SCÈNE XV.

ZENALDI, ANTONI.

ZENALDI. Oh ! Nisida, du moins après ma mort, ce dernier gage de mon amour me tombera pas dans des mains méritantes. (Antoni lui apporte du papier, de l'encre et une plume. — Plié à l'encre,

il s'écrit, pour la poste et revient en scène.) Antoni, le sort m'a rendu plus malheureux qu'aucun homme ne le fit peut-être jamais. Je suis seul au monde ; je n'ai plus sur la terre aucun objet d'affection ; ma famille est éteinte, mon nom est oublié. J'ai vu mourir mon épouse et mon fils... il ne m'est resté rien... Rien, car j'ignore... Eh bien, vous que j'ai vu compulser à mes peines, dont les soins amables sont, à mon dernier moment, ma seule consolation... Antoni, vous me tendrez lieu de tout ce que j'ai perdu !

ANTONI. Moi, monsieur ?

ZENALDI. Avant de quitter ma patrie, je déposai, chez un banquier, une somme à laquelle je ne voulais jamais toucher ; je regardais cet argent comme un dépôt sacré ; j'espérais qu'un jour, le hasard, mes recherches, me feraient découvrir mon fils, qui me serait bien cher ; et c'était pour cet enfant...

ANTONI. Eh bien, monsieur, vous pouvez le retrouver encore ; il faut garder pour lui...

ZENALDI. Non, cela n'est plus possible ; je l'ai perdu sans retour !... mais, à défaut de cet enfant, cher Antoni, c'est à vous que je veux tout donner.

ANTONI. A moi, monsieur ?

ZENALDI, s'arrêtant à la table et écrit. Voici le pouvoir avec lequel vous toucherez cette somme chez mon banquier... c'est le reste de ma fortune... je n'en puis faire un meilleur usage ! Comment vous remercier-je ?

ANTONI.

ZENALDI. Antoni est votre nom de baptême ; mais votre nom de famille ?

ANTONI. De famille ? Je l'ignore, monsieur... mon aïeul se nomme Roberti.

ZENALDI. Roberti !... c'était aussi le nom... quel étrange rapport !... Et votre père ?

ANTONI. Je l'ai jamais connu.

ZENALDI. Jamais, dites-vous ? Grand Dieu !... quel est votre pays ?

ANTONI. Venet.

ZENALDI. Je n'ai plus la force d'achever !... Antoni, dites-moi le nom de votre mère ?

ANTONI. Nisida !

ZENALDI, laissant tomber sa plume, et d'une voix faible. C'est mon fils !

ANTONI, le regardant pâlir de s'évanouir. Qu'avez-vous, monsieur ?... Dieu ! comment le secourir ? je n'oserais appeler... Ah ! ce vin lui rendra des forces !... (Il met pendant le flacon et le verre, vers et présente la coupe suspendue au bras de Zenaldi.) Prenez, prenez, je vous en conjure !

ZENALDI, relevant le bras et reprenant la coupe avec horreur. Ah ! Infortuné !... quels souvenirs je te laisserais !

ANTONI, étonné. Quels souvenirs ! (Il va remettre le flacon et le verre sur la table.)

ZENALDI, à part. Pauvre enfant ! le voilà donc, et dans quel moment !... ah ! caressez-lui le plus grand de ses malheurs ; épargnez-lui l'effort que j'éprouve !... qu'il ne connaisse jamais son père !

ANTONI. Eh bien, monsieur ?

ZENALDI, l'embrassant. Cher Antoni !...

ANTONI. Vous paraissez vous trouver mieux ?

ZENALDI, le regardant d'abord. Tevez, cher Antoni, voilà le premier instant de bonheur que je goûte depuis vingt ans !

ANTONI. Ah ! monsieur... non, non, gardez cet or !... le ciel ne permettra pas que vous soyez toujours malheureux ! Vous vivez, oui, vous vivez, pour être aimé, pour être chéri !

(Il montre à ses genoux, enlevant de son sein des ossements.)

ZENALDI, à part, en détournant le tête. O Nisida !... c'est notre fils... et je ne puis... (Les portes de fond s'ouvrent avec violence, et Roberti paraît.)

SCÈNE XVI.

ZENALDI, ROBERTI, ANTONI.

ROBERTI, entrant de force. Laissez-moi !... laissez-moi !...

ZENALDI. Roberti ! (Antoni se lève et court au devant de son père.)

ANTONI. Ah ! mon père, qu'avez-vous ?

ROBERTI, Constant aussi. Laissez-moi, le diable ! (A Zenaldi.) Monsieur, au nom du ciel, daignez me répondre. Cet anneau, qui sort de vos mains, de qui le tenez-vous ?

ZENALDI. Hélas ! de votre fils.

ROBERTI. Grand Dieu !

ANTONI. De ma mère !

ZENALDI, tombant à genoux. Père de Nisida ! votre malédiction

est accomplie! l'heure de ma mort est venue... Mon fils, implore le pardon de ton père!

ANTONI. Vous, mon père?

ROBERTI. Malheureux! (Roberti crève les mains liées, pète à pousser vers sa malchance. Zenaldi et Antoni sont portés à ses pieds. Tu grand bras se fait entendre.) A l'instant la porte du fond s'ouvre. Doublis, plusieurs officiers et des soldats entrent perruquonnés. De ce moment, le cadavre est sous discussion jusqu'à la scène suivante.)

ANTONI, se jetant devant Zenaldi. Grand Dieu!

SCÈNE XVII.

DONALTO, ZENALDI, ROBERTI, ANTONI, OFFICIERS
et SOLDATS.

DONALTO, en entrant. C'en est fait, l'ennemi triomphe!... mais il ne marchera que sur des ruines et sur des corps sanglants!... Emparez-vous de Zenaldi! qu'on le traîne à la mort!

ANTONI. Mon père!

ROBERTI. Arrêtez! arrêtez! (Tous deux le couvrent de leurs corps.)

DONALTO. Malheureux! vous me trahissez!

ROBERTI, se jetant à son genou. Grâce, monseigneur, c'est mon fils! c'est le père de ce jeune homme! (Antoni s'est aussi jeté aux genoux de Donalto.)

DONALTO. Soldats, obéissez. (Mouvement des soldats.)

ROBERTI, tenant son sabre. Et bien, nous le défendrons jusqu'à la mort! (Crisant et saisissant Zenaldi.) Vient, malheureux!... tu es l'époux de ma fille, le père de cet enfant!... nous mourons du moins dans les bras l'un de l'autre!

ZENALDI. Ah! laissez-moi...

DONALTO. Qu'ils périssent tous deux! (Les soldats les entraînent, les séparant, et entraînent Zenaldi.)

ANTONI, avec agacement. Mon père!... au secours!... Ah! (Il se sauvent des pistolets, court à la table, en sautant, se jette sur Donalto, qui se trouve seul, et lui applique le canon sur la poitrine.) Grâce, rends-moi mon père!

DONALTO, fauché de colère immobile. Que fais-tu?

ANTONI, se sauvant vers ceux qui entraînent Zenaldi. Arrêtez! Si vous faites un pas, il est mort! (Tous le regardent d'étonnement; on entend criser le fusil; on entend le bruit de la prison; on entend le bruit de la prison; on entend le bruit de la prison.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, VICENTI, SOLDATS, et, peu après, LAURENTINE,
NISIDA et URBENO.

ROBERTI, se débattant. Il est sauté!

ANTONI, tenant toujours Donalto. Ne bougez pas!

VICENTI, entrant. Zen dit!

ZENALDI, se jetant dans ses bras. Vicenti! (Les soldats de Donalto mettent bas les armes.)

ANTONI, jetant son pistolet. O mon père! (Il court, ainsi que Roberti, se rendre à Zenaldi.)

VICENTI. Tu es libre, et Venise est sauvée! (Aux soldats.) Brisez ces portes! délivrez les victimes! (Au moment où on ouvre les portes, Laurentine et Nisida accourent. Urbeno sort de sa prison, se frotte et se frotte se jettent dans ses bras.)

DONALTO. Vous triomphez; mais j'ai rempli mon devoir... Disposez de mon sort!

VICENTI. Non, monsieur; les magistrats prononceront sur vous!... Le sénat est assemblé; le tribunal est suspendu; la justice va se faire entendre, et les victimes seront rendues à la liberté!... Pour toi, Zenaldi, c'est en triomphe que je vais te ramener à Venise!

ZENALDI. Ôh! mon ami, tu ne sais pas encore tout mon bonheur! C'est ici que le ciel avait marqué le terme de mes infortunes!... Mon père!... mon fils!... ah! mon crime est donc expié, puisque je suis dans vos bras!

77096 .

FIN

1875

1875

